

ANAÏS NIN AU MIROIR

texte **AGNÈS DESARTHE**

librement adapté des nouvelles fantastiques
et des journaux de **ANAÏS NIN**

8 octobre 2022

PERSONNAGES EN SCÈNE

- Anaïs Nin, écrivain
- Mme Farinole, femme de ménage du théâtre
- Deux danseuses de flamenco
- La doublure (qui joue le rôle de Mrs Farinole, une dame anglaise)
- Le russe, ancien danseur suicidaire
- La Parisienne, apprentie écrivain
- Le peintre

Une troupe de théâtre

- Ludmilla
- William
- Makita
- Nicolas
- Nanténé

Une danseuse

- Louise

Deux techniciennes

- Camille
- Naoual

PERSONNAGES EN FILM (distribution en cours)

- Anaïs Nin enfant
- Anaïs adolescente
- Le père d'Anaïs (Marc Bertin)
- La mère d'Anaïs (Marie Cariès)
- Le frère et l'oncle d'Anaïs, un groupe d'officiers, des danseurs et des danseuses lors d'un bal
- Mère de Ludmilla : Madame Dabo

DISTRIBUTION

Ludmilla Dabo : Ludmilla, La Parisienne

Mme Dabo : La mère de Ludmilla

William Edimo : William, Le Russe

Nicolas Giret-Famin : Nicolas, Anaïs Nin

Louise Hakim : Louise, La danseuse de flamenco, La Parisienne

Déa Liane : Anaïs Nin, La doublure

Nanténé Traoré : Nanténé

Makita Samba : Makita, La narratrice de *L'intemporalité perdue*,
Le peintre

Élise Vigier : Mme Farinole

MISE EN SCÈNE

Élise Vigier

MUSIQUE

Marc Sens

et ManuSound

RÉALISATEUR

Nicolas Mesdom

1.

En fond de scène, un châssis en bois peint représentant la devanture d'un établissement parisien des années 1920, LE CABARET DU NÉANT. A travers un cadre lumineux, Anaïs Nin, en costume de l'époque, entre sur le plateau.

MME FARINOLE

Qu'est-ce que vous faites là ? Le théâtre est fermé.

ANAÏS

Je ne suis pas d'ici. Vous êtes d'ici ?

MME FARINOLE

Je suis de la maison. Mais, je ne suis pas d'ici.

ANAÏS

Vous êtes d'où ?

MME FARINOLE

De Maromme.

ANAÏS

C'est en Italie ?

MME FARINOLE

Certainement pas. C'est dans la banlieue de Rouen. Rouen en France.

ANAÏS

Alors on peut dire que vous êtes d'ici.

MME FARINOLE

Ah non. Non, pas du tout. J'ai grandi en Picardie.

ANAÏS

Je n'ai pas tellement aimé mon enfance. Et vous ?

MME FARINOLE

Personne ne m'a jamais posé cette question. L'école, tout ça, c'était pas mon truc. « J'ai deux chiffres au diviseur, j'en prends deux au dividende... » qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Mais j'aimais ma campagne. Toute verte. Les rivières, les canaux. La lumière qu'il y avait là-bas. La Picardie me manque. J'étais amoureuse du pontonnier. Vous savez ce que c'est, un pontonnier ? Les gens ne connaissent pas en général. C'est celui qui actionne les ponts tournants sur les rivières.

ANAÏS

La Picardie, c'est plat ?

MME FARINOLE

Oui. Et c'est ça qui est beau. C'est que c'est plat.

Et vous, vous êtes d'où ?

ANAÏS

Du passé.

MME FARINOLE

C'est où ?

ANAÏS

C'est pas où, c'est quand. Peu importe. Je ne suis pas d'ici.

MME FARINOLE

Vous êtes étrangère ? La plupart des gens n'aiment pas les étrangers. Pourquoi ? Je ne sais pas.

Quand j'étais petite, je tractais avec mon père. À la sortie de l'usine de vélomoteurs. Pendant qu'on distribuait les tracts, je pensais à

Jean Rumin. C'était un garçon que j'avais inventé dans ma tête. Un prince charmant qui s'appelait Jean, comme mon cousin d'Alsace ; et son nom de famille, c'était Rumin. Ça venait de la chanson : « L'international-a-a-ale, sera le genre humain ». J'imaginai ce garçon, Jean Rumin, sur un vélomoteur. Mon père disait : « Les étrangers avec nous ! » et ma mère lui faisait remarquer qu'il était un étranger lui-même. Il venait de Pologne. Pourtant j'ai un nom de famille Italien. Farinole, c'est italien. Mon père disait qu'avec l'internationale, il n'y aurait plus d'étrangers. Ça ne voudrait plus rien dire parce qu'on serait une seule et même nation. Je ne sais pas quoi voter. Vous allez voter quoi, vous ?

ANAÏS

Je n'ai pas le droit de vote. Enfin, pas encore.

MME FARINOLE

Ça doit être bien pratique ! Vous êtes drôle. J'aime bien votre style. Rétro, c'est ça ?

ANAÏS

Je traverse la rivière, je traverse l'océan, je traverse la rue et chaque fois, je me sens étrangère ; je suis une étrangère. Chaque fois, je m'adapte, je fais tout pour m'adapter. Comme le jour où je regardais les poissons dans un aquarium. J'imaginai l'impression que cela doit faire de respirer par le côté, par l'aîne, par une fente derrière l'oreille, de respirer par une fente de chaque côté du cou, par une ouverture dans les côtes, de respirer avec un aileron de chair ouvert, de respirer avec une partie de la chair se retroussant comme les tentacules d'une anémone de mer, de respirer avec les bras, avec le tronc, les jambes. À force, j'en avais oublié de respirer pour moi, la femme qui se tenait là et observait l'aquarium. J'étais passé dans l'eau, dans le corps des poissons. J'étais le poisson respirant avec mon ventre, je sentais toutes les brusqueries des

changements de climat, les courants plus froids, les courants plus chauds, les eaux chargées de bulles d'air...

Cela m'arrive aussi quand je regarde les chagrins des autres.

J'oublie de respirer. Je me mets à vivre la vie des autres, à entrer dans leurs luttes et leur fatigue, à rassembler les fragments de cendres, à pleurer devant leur désespoir.

MME FARINOLE

Moi, ça me le fait quand je regarde la télé.

ANAÏS

La télé ? Qu'est-ce que c'est ? C'est comme un aquarium ?

MME FARINOLE

Oui, on peut dire ça, oui. C'est rectangulaire. Il y a une vitre. J'y vois des gens dans la misère et des gens qui meurent et d'autres qui tuent et, au bout d'un moment, je n'arrive plus à respirer.

ANAÏS

Alors que faites-vous ?

MME FARINOLE

Je change de chaîne.

2.

ANAÏS - *elle désigne un bateau abandonné en bord de scène*

Qu'est-ce que c'est ?

MME FARINOLE

Un reste de l'ancien décor. Je ne sais pas ce qu'il fait là.

ANAÏS

Comment s'appelait la pièce ?

MME FARINOLE

Le horla. Je m'en souviens parce que c'est une histoire que j'ai lue à l'école. Une histoire de revenant.

ANAÏS

J'ai vu ce bateau autrefois. J'avais rendu visite aux gens qui avaient racheté la maison de Guy de Maupassant. La Guillette. Une maison assez proche de la côte. On raconte qu'un jour, une grosse tempête fit sortir la mer de son anse, qu'elle se déchaîna sur les maisons. C'est ainsi que le bateau échoua dans le jardin. Un bateau de pêche qu'on transforma en cabane. On appelle ça une caloge.

MME FARINOLE

Vous y croyez, vous, à cette histoire de tempête ?

ANAÏS

Vous n'auriez pas un balai ? Je vais vous aider.

Madame Farinole va chercher un autre balai, et un seau pour passer la serpillère.

ANAÏS

Oui, bien sûr que j'y crois. Je vois très bien la barque portée par les flots montants, comme l'arche de Noé et rejetée à terre, comme l'arche de Noé. Et puis les eaux qui se retirent et le jardin qui apparaît. Je crois à tout. Pas vous ?

MME FARINOLE

Je ne sais plus ce qu'il faut croire.

ANAÏS

Regardez, moi, par exemple. Je suis là. Je vous parle et pourtant, je ne suis pas d'ici. Je ne suis pas de maintenant.

MME FARINOLE

Au théâtre ça arrive tout le temps. Au théâtre, j'ai vu des choses que je n'avais jamais vues ailleurs. J'ai vu des femmes avec de la barbe, des hommes nus qui n'avaient pas de... Vous voyez ce que je veux dire ? Rien entre les jambes. Des animaux qui parlent, des enfants de la taille d'adultes et des adultes de la taille d'enfants.

Anaïs et Mme Farinole se dirigent vers la barque-cabane. Elles entrent dans la caloge.

3. *Mme Farinole et Anaïs à bord de la caloge, qui file à présent sur les flots, en film.*

ANAÏS

J'adore le ménage.

MME FARINOLE

C'est parce que vous ne le faites jamais.

ANAÏS

Je vais vous dire ce que j'aime dans le ménage. C'est l'efficacité. On nettoie, et c'est propre. Quand on écrit, c'est le contraire.

MME FARINOLE

C'est sale ?

ANAÏS

Parfois. Mais surtout, le résultat n'est jamais celui qu'on escomptait.

MME FARINOLE

Oui, ben moi, je préférerais écrire... Mais je n'aurais pas d'idées.

ANAÏS

Vous pourriez raconter quelque chose qui vous est arrivé.

MME FARINOLE

Il y a pas longtemps, j'ai eu un pépin de santé. Je me suis retrouvée à l'hôpital, dans une salle où on était plusieurs, avec des chaussettes de glace sur les pieds, des moufles givrées sur les mains. Il y en avait même avec un casque réfrigéré sur la tête, mais là, j'ai dit non. J'avais peur que mon cerveau soit congelé. Ensuite on attendait que le produit passe dans nos veines. Il y avait le blanc qui mousse, le vert qui pue, le rouge. Trois heures à poireauter.

On peut pas écrire ça, quand même.

ANAÏS

On peut tout écrire. Je suis capable d'écrire certaines pages que je serais incapable de vivre.

MADAME FARINOLE

Comment vous faites ?

ANAÏS

Je ne fais rien. Les personnages, simplement, m'apparaissent.

MME FARINOLE

Comment ?

ANAÏS

Comme ça.

On entend un bruit amplifié de Velcro qui se détache.

Une seconde après, les comédiens et la danseuse traversent le plateau en marchant à reculons, comme dans un film que l'on passe à l'envers. Puis ils se placent en file indienne, Ludmilla en tête.

4. Les comédiens, en ligne derrière Louise et Ludmilla, chacun portant une fleur dans les cheveux, exécutent la danse de Shiva. Une fois la danse terminée, chacun vaque à ses occupation, seules restent sur scène Louise et Ludmilla.

5.
LUDMILLA
Qu'est-ce qu'elle fout ?

NICOLAS *arrive les bras chargés de livres, il en fait tomber, les ramasse. Louise essaie de l'aider.*

Sur le planning, il y a écrit : Raccord Nanténé : 10h. Convocation : 9h45. Elle va arriver. Tu sais bien. Elle est toujours en retard, mais elle finit par arriver.

LUDMILLA
Et quand elle arrive, elle t'engueule. Ça me fait peur. J'ai besoin d'aimer mes partenaires. Je suis comme ça.

NICOLAS
Old school ?

LUDMILLA
Old School ? Non, pourquoi ? Normale. Aimer, c'est normal.

NICOLAS
Pas du tout envie de m'aventurer sur ce terrain... Certains baisers peuvent faire éclater une vie en morceaux. Mais si tu veux, je remplace Nanténé.

LUDMILLA
On reprend au moment où Vivien, la grande comédienne, vient voir sa fille danser. Quand elles se retrouvent après le spectacle.

NICOLAS
Faut que j'aille chercher mon texte.

LUDMILLA
Tu n'as pas ça dans tes bouquins ?

NICOLAS

J'ai tout. *Les Journaux* en 7 volumes, *La maison de l'inceste*, *Une espionne dans la maison de l'amour*, *Henry et June*...

LUDMILLA

Pas comme ces gens qui prétendent « adorer Anaïs Nin » alors qu'ils n'ont lu que *Vénus Erotica* à quatorze ans ?

NICOLAS

Je ne suis pas comme ces gens, non. Et toi ?

LUDMILLA

J'ai tout lu.

NICOLAS

Tout ?

LUDMILLA

Tout. Quatre-mille-deux-cent-quatre-vingt-neuf pages, sans compter les préfaces.

NICOLAS

Les nouvelles fantastiques là-dedans, c'est comme une goutte d'eau.

LUDMILLA

L'intemporalité perdue, une goutte d'eau ?

NICOLAS

Le russe qui ne croyait pas aux miracles, une goutte d'eau.

LUDMILLA

Les roses rouges, une goutte d'eau ?

NICOLAS

Fiancés par l'esprit, pareil. Une goutte d'eau.

LUDMILLA

Des gouttes d'eau qui finissent par faire une rivière. Chaque fois que je lis une de ces nouvelles, j'ai l'impression qu'elle renferme un secret, comme si elle ouvrait sur une chambre, une chambre où se déroule un autre drame que celui dont parle l'histoire.

NICOLAS

Arrête avec les drames. On a dit qu'on faisait un truc léger.

Pour l'instant, notre seul drame c'est que Nanténé n'est pas là. Elle nous manque. Oh, comme elle nous manque. Mais, tu sais quoi ?

Arrête de l'attendre. L'attente aiguise l'absence. Je vais la remplacer, je te dis. Comme ça, on gagne du temps. Et s'il me reste cinq minutes avant la représentation, je lirai les mille cinq-cent-trois pages qui me restent.

J'ai ma fleur dans les cheveux, je suis Anaïs Nin, l'intrépide expérimentatrice.

Il n'y avait pas de porte à ma loge.

LUDMILLA

C'est pas dans le texte, ça.

NICOLAS

Non. C'est juste une petite impro pour se mettre en route.

LUDMILLA

Si tu veux, mais on part de la nouvelle.

NICOLAS

Regarde, je prends un nom au vol sur la page : Boris ! Au vol, parce que mon cœur bat au rythme des oiseaux.

LUDMILLA

C'est quoi cette histoire d'oiseaux ?

NICOLAS

Ce n'est pas une histoire d'oiseaux, c'est une histoire de rythme. Sans rythme, pas de danse. Avec Boris, on jouait dans un tout petit théâtre. Il n'y avait pas de porte à ma loge. Boris a prétendu qu'il n'y avait jamais eu de porte. Il mentait. Avant de le rencontrer, je ne savais pas qu'on pouvait mentir, pour rien, par plaisir, pour humilier. Il pratiquait le mensonge comme d'autres le surf, par goût de la glisse.

LUDMILLA

Boris était ton amant ?

NICOLAS

C'était surtout l'amant de Joël, Eduardo, Darshan, Baudouin, Mehdi, Irvin, Georges, Matthias, David, Sékou, Daniel, Éloi, Wolfgang. C'était un danseur russe et moi je l'aimais. Je l'avais rencontré dans un cabaret. On faisait un numéro ensemble.

LUDMILLA

Vous dansiez le kazatchok ?

NICOLAS

Certainement pas. On dansait flamenco. La mode, c'était ça à l'époque. Flamenco ou danse indienne. Le sud, l'Orient. On aimait tout ce qui était loin, tout ce qui était différent. Peu importe. Pendant que je m'habillais ou que je me déshabillais, des gens surgissaient sans cesse.

LUDMILLA

C'est bien ça. Continue. On retombe sur nos pieds. On est page 7, et la narratrice dit...

NICOLAS

Boris prétendait que dans les petits théâtres comme celui-là, il n'y avait jamais de portes aux loges. C'était une façon de me rappeler que j'étais une débutante.

Une débutante, c'est quelqu'un qui ne sait pas qu'il n'y a jamais de portes aux loges dans les petits théâtres.

LUDMILLA

Moi, j'ai connu des théâtres minuscules, des théâtres de poche dans lesquels...

NICOLAS

Il ne s'agit pas de toi. Il est question de l'imaginaire théâtral. *(Nicolas pousse un soupir déchirant et ironique à la fois).* Je déteste les grands mots.

LUDMILLA

Là, c'est Anaïs qui parle ?

NICOLAS

Je ne veux pas que les mots m'impressionnent et encore moins qu'ils impressionnent le lecteur. Le papier est pour moi comme un rideau de scène. Quand j'écris, je suis dans la coulisse.

Quand on me lit, j'apparais sur la scène. Alors je mélange tout.

Je vis ce que j'écris. J'écris ce que je vis. Pour que le texte soit gravé sur ma peau. Chaque lecteur m'accorde une caresse. Et je la sens.

Je veux toucher l'ivresse du flagrant délit. Je veux les applaudissements pour moi, pour moi seule. Tout est tellement silencieux dans le monde des livres.

LUDMILLA

On peut retourner au texte ?

Elle lui tend la pièce.

NICOLAS *jetant le tapuscrit*

Le texte est gravé sur ma peau, tu entends ? Chaque lecteur m'accorde une caresse. Et je la sens.

LUDMILLA *se prêtant au jeu*

Et quand tu seras morte.

NICOLAS

Je suis mort ! La vache, c'est fatiguant d'être Anaïs Nin.

Toujours tendue, toujours intense. Absolument intense à chaque seconde.

LUDMILLA *essayant son costume*

Je ne crois pas que ça va bien m'aller la mantille et la robe flamenco. Je n'ai pas le physique qu'il faut.

NICOLAS

Ça va à toutes les femmes. Tu seras magnifique.

LUDMILLA

Je serai ridicule.

NICOLAS

C'est exactement la même chose. On est toujours ridicule au théâtre. Ridicule quand on écrit. S'exprimer, c'est ridicule.

LUDMILLA

Ce soir, ma mère est dans la salle.

NICOLAS

Et alors ?

LUDMILLA

Je ne me suis jamais sentie ridicule devant ma mère.

NICOLAS

La mienne... Oh, je ne peux pas parler de ma mère sans me mettre à pleurer.

LUDMILLA

On reprend au moment où Vivien demande à Anita : « Ton père ne parlait jamais de moi ? »...

NICOLAS

Ton père ne parlait jamais de moi ?

LUDMILLA

Après un blanc, elle reprend

Pardon. Je n'arrive pas à me concentrer.

LOUISE

On n'a qu'à faire un échauffement.

NICOLAS

Je vais installer les tapis dans la petite salle à côté.

Ils sortent de scène.

6. *Madame Farinole, toujours armée de son balai, entre dans la loge. Elle regarde les costumes, essaie, une mantille, se contemple dans le miroir. Naoual (la régisseuse) arrive avec des cafés. Elles trinquent et sirotent.*

MME FARINOLE

Tu n'as jamais eu envie de jouer, toi ?

Naoual secoue la tête. Elle boit son café cul sec et sort de scène. Makita entre dans la loge et surprend Madame Farinole en train d'essayer les costumes.

Au loin, hors scène, un aria : O cessate di piagarme (chantée par Ludmilla)

MAKITA

Vous entendez ?

MME FARINOLE *surprise en flagrant délit, fait comme si elle essayait d'enlever une tache sur un des costumes.*

Non. Je n'entends rien.

MAKITA

La chanson. Vous n'entendez pas une musique qui vient de par-là.

Quelqu'un chante. Ludmilla, je crois. Vous n'entendez pas ?

MME FARINOLE

C'est votre imagination. Vous avez beaucoup d'imagination. On sent que vous avez la tête pleine de... pleine de... je ne sais pas.

MAKITA

Ma tête est vide. Complètement vide. Vous entendez comme ça sonne creux ? Les gens pensent que l'imagination, c'est comme une malle pleine de déguisements ou de bijoux. Alors qu'en fait...

MME FARINOLE

En fait ?

MAKITA

En fait, c'est vide. Il n'y a rien dans l'imagination.

MME FARINOLE

Vous vous moquez de moi ? Je le vois dans vos yeux.

MAKITA

Ma tête est vide, mais elle est immense. A l'extérieur, elle ne paraît pas si grande, pourtant à l'intérieur... Tout peut y entrer. Tout y entre.

MME FARINOLE

Vous voyez bien que vous avez de l'imagination.

MAKITA

Je n'imagine rien. C'est la vérité. Tout le monde y entre. Vous, votre mari, vos enfants. Les personnes de l'accueil. Tout le monde, vraiment.

Les animaux aussi. Une mouche. Une tique. Une hyène. Un hippopotame...

MME FARINOLE

Et cette grande chose vide qui se remplit d'hippopotames et de hyènes et de je ne sais quoi, c'est bien avec ça que les écrivains inventent les histoires. C'est avec ça qu'ils écrivent, non ?

MAKITA

Eh bien... Ça dépend. Nin prétendait qu'elle n'était pas écrivain, mais radiographe. Quand je regarde une personne, disait-elle, je vois toujours ce qu'il y a à l'intérieur.

Pourquoi vous me fixez comme ça ?

MME FARINOLE

J'essaie de lire en vous.

MAKITA

Alors ?

MME FARINOLE

Rien. Vous aviez raison. Il n'y a rien dans l'imagination.

MAKITA

Le vide est vide. Mais le monde est là, tout autour de nous. Tenez, quand je danse, la musique est à l'extérieur de mon corps, mais... vous entendez ?

L'aria du début, O Cessate, a repris.

Ils quittent la scène, comme pour aller voir qui chante, au moment où Louise, Ludmilla et Nicolas entrent.

7. *Nicolas, Ludmilla et Louise reviennent de la petite salle.
Nicolas Range les tapis et les deux femmes restent seules.
Anaïs est présente à leurs côtés, mais personne ne la voit sauf les
spectateurs.
Louise frappe des talons en préparation d'une chorégraphie de
flamenco.*

LUDMILLA

Tu peux arrêter, s'il te plaît ? J'ai mal à la tête.

*On entend la voix d'Anaïs qui lit des extraits de son journal. Ludmilla
pense que c'est Louise qui s'amuse avec elle.*

27 février 1929

J'ai maintenant vingt-six ans et je n'ai rien fait. Ni livre ni carrière
artistique, une multitude de désirs insatisfaits, et la prise de conscience
que je suis la moitié de ce que j'espérais être.

LUDMILLA

Qu'est-ce que tu dis ? Tu m'as parlé ?

LOUISE *tandis qu'elle enfle un complet noir qui sera son costume de
parisienne.*

Non, je n'ai rien dit. Je ne parle pas. Je ne dis rien.

ANAÏS

28 janvier 1928

Je pense avoir enfin trouvé la forme pour mes nouvelles. Il faut que
cela soit à la première personne, seule forme d'expression dont je sois
capable.

LUDMILLA

Louise ?

LOUISE

Je n'ai pas ouvert la bouche.

Ludmilla examine son reflet dans le miroir, tout en parlant à Louise.

Peu à peu Anaïs apparaît dans le reflet.

ANAÏS (*off*)

Je peux vous parler un instant ?

LUDMILLA

Je le savais. Je savais que ça allait arriver. Ma mère m'a dit : « Tu prends bien tes vitamines ? » et j'ai dit « Oui, maman, je prends mes vitamines. » Mais ce n'était pas vrai. J'ai menti. Ils n'en avaient pas à la pharmacie en bas de chez moi et j'ai eu la flemme d'aller jusqu'à la pharmacie de la place. Alors voilà, c'est normal, ça recommence.

ANAÏS

Oui, vous avez raison. C'est ça. Tout recommence. Et quand on meurt, on ne meurt pas, puisque l'on subsiste dans la mémoire des autres. Enfin, si on s'y prend comme il faut. Le purgatoire, l'enfer... c'est surtout une question de mémoire.

LUDMILLA

Je ne vous écoute pas. Vous êtes une apparition. Vous n'existez pas.

ANAÏS

Oui. Je suis une apparition.

LUDMILLA

Vous n'existez pas.

ANAÏS

J'ai quelque chose d'important à vous dire.

LUDMILLA

Je ne discute pas avec les fantômes.

Elle prend un livre et, comme pour chasser l'apparition.

Tu me fais faire une Italienne, Louise ?

Ludmilla récite en s'adressant à Louise.

Puisque je peux raconter des petites histoires à mon Journal, je peux aussi les raconter aux autres, à la première personne. En mêlant réalité et fiction.

ANAÏS

Totale liberté d'expression.

LUDMILLA

Les héros diront ce qu'ils auront envie de dire, et non ce qu'ils ont réellement dit...

ANAÏS prenant le relais du texte, apparaît soudain dans la lumière, comme si c'était cette histoire qui lui donnait corps.

...et qui est dépourvu de sens. J'ai l'intention de tout dire. Je sais que le livre ne plaira à personne. J'ai déjà écrit trois nouvelles...

ANAÏS ET LUDMILLA *dont les voix se mêlent*

Pendant ce temps, rien ne semble avoir changé – la maison, la bonne, les courses, la couture, les vêtements, le chapelier, les visites – mais moi, j'ai changé.

ANAÏS

Mon ambition, et je sais que je l'atteindrai, est d'écrire dans un style clair sur des choses impénétrables, indicibles et en général indescriptibles. Je vais pénétrer cet univers avec un regard clair et des mots transparents.

LUDMILLA

Des mots transparents. Oui. C'est ça que je cherche. Comprendre l'autre et me faire comprendre.

ANAÏS

Et la gloire, alors ?

LUDMILLA

Non, la gloire... non, je ne crois pas.

ANAÏS

Tout le monde vous regarde, tout le monde vous voit.

LUDMILLA

Je n'y pense pas. Je pense à mon travail. Ce que vous disiez tout à l'heure, « j'ai l'intention de toute dire » ...

ANAÏS

Vous êtes une acharnée. Journal, 28 janvier 1928. Vous lisez la pièce et vous lisez tout le reste. Vous devenez ma voix.

LUDMILLA

Je n'y crois pas. Je ne crois pas aux trucs magiques. Le vaudou, la transmission de pensée.

ANAÏS

Et pourtant, vous me voyez, et pourtant, je vous parle.

LUDMILLA

Ça m'arrivait aussi quand j'étais petite. J'entendais des voix. Ça me terrifiait. J'entendais la voix de ma mère qui disait : « remets ta cagoule », les jours où j'allais à l'école dans le froid et que j'enlevais ma cagoule parce que je me trouvais moche avec. J'entendais la voix de la maîtresse quand j'étais à la maison et les voix de mes amis. Un jour, je l'ai dit à ma mère et elle m'a répondu : « Arrête de faire ton intéressante. Tout le monde entend des voix et personne n'en fait une histoire. »

ANAÏS

Ma mère aussi disait toujours que je faisais mon intéressante. Mais je suis intéressante. Vous ne trouvez pas ? *Un temps*. Prêtez-moi votre voix. Appelez les autres, dites-leur ...

8.

LUDMILLA

Je veux des roses rouges.

MAKITA

Rien que ça ?

WILLIAM

Qu'est-ce qu'on fait ? On devait pas voir les costumes avec Marion ?

NICOLAS

Ludmilla ?

LUDMILLA

Je veux des roses rouges.

Des roses rouges qui viennent de chez le marchand. Des roses très chères que quelqu'un a achetées.

Je sais qu'un jour, un homme qui sera amoureux de moi ira dans une boutique pour m'offrir des fleurs. Il choisira des roses. C'est sûr.

La marchande demandera...

MAKITA

C'est pour une occasion ?

LUDMILLA

Oui.

MAKITA

Désirez-vous écrire quelques mots sur un bristol ?

LUDMILLA

Les mots d'amour sont si abîmés. Ils ont été si mal utilisés. Comment fait-on si la chose existe et qu'on a besoin d'un mot pour la nommer ?

WILLIAM

On en invente un nouveau.

LUDMILLA

Abra-cada-bra

MAKITA *tire un bouquet de sa manche et l'offre à Ludmilla*

Oh qui t'a offert ce bouquet ? Il est magnifique ! Un vrai bouquet d'amour.

LUDMILLA

Je n'ai pas pu attendre. Je sais qu'un jour, un homme qui sera amoureux de moi et caetera... mais c'est trop long d'attendre. Je veux tout, tout de suite. Je veux les fleurs initiatiques des rêves de sang. Il faut qu'elles viennent vite parce que je les veux, elles doivent obéir à mon désir et pas à la vision trop lente de quelqu'un d'autre, la lenteur du monde, le monde si lent à constater que je suis prête pour les fleurs rouges.

MAKITA

Alors, tu les as achetées toi-même, c'est ça ? Tu t'es offert un vrai bouquet d'amour ?

LUDMILLA

Oui, c'est ça. L'argent au creux de la paume, j'ai descendu la colline jusque chez le fleuriste du village. J'ai commandé des roses rouges. J'ai dit que c'était pour une occasion spéciale. J'ai écrit mon propre nom sur le bristol, et l'adresse. J'ai demandé qu'elles soient livrées aussi vite que possible.

Pour que j'aie la surprise, il fallait qu'elles arrivent à un moment où je ne les attendrais pas. Alors je suis rentrée en marchant à toute vitesse. Je suis allée voir les graines qui poussent dans des jardinières. Je m'en suis occupée avec beaucoup de soin. J'ai aéré le terreau et je n'ai plus pensé à rien.

La sonnette a retenti alors que j'avais les mains sales. Je me suis précipitée pour les laver. J'ai ouvert au livreur qui portait les roses emballées d'un papier transparent.

WILLIAM, *chargé d'un bouquet qui est apparu aussi soudainement dans ses bras*

Des roses rouges, pour vous, mademoiselle !

LUDMILLA

Posez ça là. Merci. Qui a bien pu me les envoyer ?

Oh, un bristol ! Vite, vite, décachetons l'enveloppe.

« De la part de votre amant. » C'est écrit là. C'est mon amant qui me les envoie. Il les a choisies parce qu'il m'aime. Il brûle de désir. Le rouge des roses signifie cela.

MAKITA, WILLIAM ET NICOLAS *(de leurs poitrines, de leurs cuisses jaillissent des roses rouges. Ils se changent en un buisson de roses et s'approchent d'elle, l'entourant, déposant leurs mains un peu partout sur son corps)*

Tu es une femme à présent. Quelqu'un t'a regardée. Quelqu'un t'a vue. Quelqu'un d'adoré.

LUDMILLA

Les roses rouges sont des flammes adressées à la flamme en moi. Je suis débordée par leur rougeur. Pas le rouge des fleurs, mais le mot-clé « rouge » qui ouvre sur un monde de feu. Les roses rouges vont mettre le feu, elles vont incendier la maison, nous brûler tous, moi, mes frères et sœurs, ma mère, mon père, les voisins. Elles vont brûler la ville et s'étendre en cercle dans tout le pays.

9. *Le plateau est jonché de roses rouges. William et Makita sont occupés à ramasser les pétales éparpillés sur le plateau. Dans un coin, une silhouette. Makita s'écarte, surpris.*

WILLIAM

Qu'est-ce qu'il y a ?

MAKITA

Quelqu'un.

WILLIAM

C'est la doublure. Vous êtes la doublure ?

LA DOUBLURE

Oui.

MAKITA

Pardon. Pardon, je vous avais pris pour...

LA DOUBLURE

Pour la femme de ménage ?

MAKITA

Bon, on repasse le début de *L'intemporalité perdue* ?

LA DOUBLURE

Waste of timelessness, ça ne vous rappelle pas quelqu'un... quelque chose... un livre ?

MAKITA

L'intemporalité perdue ? C'est la première nouvelle du recueil.

LA DOUBLURE

Mais encore ? Faites un effort. Ça commence par un P...

MAKITA *sortant une antisèche de sa manche.* Je sais ! Nin le cite dans son journal du 28 Avril 1928 : La phrase de Proust sur laquelle j'ai médité pendant des heures est celle-ci : « Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats ».

On peut y aller, maintenant ?

LA DOUBLURE

Oui, maintenant, on peut y aller.

MAKITA

Alors, voyons... Nous sommes en Angleterre. Plus précisément, dans un jardin anglais, avec sa glycine obstinée et sa maîtresse de maison assommante. Dans ce jardin, il y a un bateau avec un toit en chaume, une espèce de cabane. La narratrice y passe une nuit, mais au cours de cette unique nuit, elle revoit toute sa vie. Je vous rappelle que nous vivons les débuts du cinématographe ! Un dispositif qui fixe mieux que nous de nos propres souvenirs. Alors, si vous voulez, ce bateau, c'est un peu... la mémoire. William, tu fais Mrs Farinole, la dame anglaise ?

WILLIAM

J'aurais adoré, mais je pars dans trois minutes, j'ai un casting pour une série.

LA DOUBLURE

Je veux bien faire la dame anglaise. Je suis la doublure. Donc je double.

MAKITA – *il met une fleur dans ses cheveux*

Okay. Je fais la narratrice alors. Je fais Anaïs.

WILLIAM *quittant la scène*

Au revoir, mesdames.

MAKITA

Qu'est-ce que c'est que ça, Mrs Farinole ? Un bateau ? Un bateau dans un jardin ?

LA DOUBLURE

Je n'ai pas le texte.

Makita le lui tend

MAKITA

Qu'est-ce que c'est que ça, Mrs Farinole ? Un bateau ? Un bateau dans un jardin ?

LA DOUBLURE

Ah, ça ? C'est un vieux bateau de pêche normand, qui a été converti en cabane à outils. Il a été recouvert de goudron pour le protéger des intempéries. Il a de l'allure, vous ne trouvez pas ?

MAKITA

Oh, comme j'aimerais dormir là, comme dans un lit-clos dissimulé par les buissons. C'est si excitant. Savez-vous que les Incas avaient toujours un passage souterrain dans leur maison qui menait à un jardin secret ? Un jardin qui s'appelait en quechua, Nanankepichu. Cela veut dire « la non-maison ». C'est mon idée de la liberté. Y être et ne pas y être.

Comme lorsque j'avais été coupée en deux par le magicien.

LA DOUBLURE

Coupée en deux ?

MAKITA

Je vais vous montrer.

FAITES ENTRER LA BOITE ET LE MAGICIEN

Makita installe une table au centre de la scène et se saisit d'une scie

On s'allonge, comme ça, allez-y, Mrs Farinole, n'ayez pas peur. C'est très confortable. Un peu comme un cercueil...

Mais non, pas du tout comme un cercueil. Je plaisante. Comme un berceau. Allez-y, entrez.

La doublure s'allonge à contrecœur.

Voilà.

MAGICIEN, REFERMEZ !

MAGICIEN, COUPEZ !

La doublure fait signe à Makita qui se penche pour l'écouter.

LA DOUBLURE

Je ne peux pas, j'ai trop peur. Cette scie est pleine de sang.

MAKITA

Alors, si vous préférez, je vous raconte.

LA DOUBLURE

Je préfère.

MAKITA

Quand j'étais enfant, nous avons assisté, ma mère, mon frère et moi à un spectacle de music-hall. J'ai été choisie par le magicien pour monter sur scène. Je suis toujours choisie. Parce que je suis jolie.

Vous me trouvez jolie ? Le magicien me trouvait jolie. Il m'a soulevée du sol et m'a déposée dans la boîte. Il m'a dit à l'oreille : « Tu es légère comme une plume » et il a ajouté : « Et jolie comme un cœur ! »

Et il a refermé la boîte.

Il a montré au public qu'il n'y avait pas de double fond et il s'est mis à scier.

LA DOUBLURE

Et ensuite ?

MAKITA

Il a séparé la boîte en deux.

LA DOUBLURE

Mais où étiez-vous pendant ce temps-là ?

MAKITA

Dans la boîte, enfin, plutôt, dans les boîtes.

LA DOUBLURE

Coupée en deux ?

MAKITA

Oui, coupée en deux.

LA DOUBLURE

Et ça faisait mal ?

MAKITA

Modérément. J'ai déjà eu plus mal que ça.

LA DOUBLURE

Et après ?

MAKITA

Après ? Il a rassemblé les deux parties. Il a ouvert le couvercle et je suis ressortie entière. Les gens ont applaudi debout sur leur siège. J'ai fait une révérence, comme ça, et je suis retournée m'asseoir avec ma mère et mon frère.

LA DOUBLURE

Mais c'était quoi le truc ?

MAKITA

Quel truc ?

LA DOUBLURE

Il y avait un double-fond, c'est ça ?

MAKITA

Non.

LA DOUBLURE

Mais alors, comment ?

MAKITA

Eh bien, comme je vous ai dit. Le magicien a coupé la boîte avec moi dedans et donc il m'a coupée aussi, en deux, comme la boîte, et après, il a recollé les deux éléments. Mon corps et mon esprit.

LA DOUBLURE

Qu'est-ce que vous racontez ?

MAKITA

Rien, ne faites pas attention, Mrs Farinole. Le corps et l'esprit. Vous avez raison. C'est idiot. On ne peut pas les séparer. Ce que mon corps endure, mon esprit le subit. Ce que mon esprit subit, mon corps doit l'endurer.

LA DOUBLURE

Vous connaissez d'autres tours ?

MAKITA

Je n'en connais qu'un, mais il est vraiment extra. Vous voulez voir ?

FAITES ENTRER LES HOMMES !

Les hommes arrivent. Seules leurs silhouettes sont discernables. On perçoit leur masse, leur présence, mais leurs visages nous échappent.

Regardez bien, Mrs Farinole. Ils vont se mettre en rang...

EN RANG LES HOMMES !

Les hommes se mettent en rang,

C'est un tour de magie extrêmement rapide. Soyez attentive. Je vais dire ma formule magique. C'est un mot que j'ai inventé et, c'est incroyable, ça marche à tous les coups. Attention !

A-BRA-CADA-BRA

Les hommes s'écroulent d'un seul coup.

LA DOUBLURE

Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils sont morts ?

MAKITA

Non. Qu'est-ce que vous allez chercher ? Vous avez l'esprit si morbide Mrs Farinole. Ils ne sont pas morts. Enfin, si, un peu... Ils sont morts d'amour. Ils sont amoureux de moi.

LA DOUBLURE

Tous ?

MAKITA

Tous !

LA DOUBLURE

Même le jeune ?

MAKITA

Même le jeune.

LA DOUBLURE

Même le vieux ?

MAKITA

Le vieux aussi.

LA DOUBLURE

Et là, ce n'est pas votre cousin ?

MAKITA

Affirmatif

LA DOUBLURE

Et celui à gauche, ce ne serait pas votre père ?

10.

Le noir se fait de nouveau et l'écran s'illumine. On y voit des images tournées depuis un bateau. Une maison apparaît sur la rive. On y entre. À l'intérieur, Anaïs enfant et son père sont dans la bibliothèque de la maison.

ANAÏS

Papa ?

LE PÈRE

Hmmm...

ANAÏS

Papa, combien tu as de livres dans ta bibliothèque ?

LE PÈRE

Je ne sais pas. Plusieurs milliers, je crois.

ANAÏS

De quoi ils parlent ?

LE PÈRE

De tout.

ANAÏS

Et tu les as tous lus ?

LE PÈRE

Bien sûr.

ANAÏS

Et tu te rappelles chaque histoire, chaque mot ?

LE PÈRE

Anaïs, qu'est-ce que tu cherches ?

ANAÏS

Je cherche à comprendre.

LE PÈRE

Comprendre quoi ?

ANAÏS

Moi. Vous. Vous et moi. L'amour. Le monde.

LE PÈRE

Les mots ne t'apprendront rien.

ANAÏS

Papa ?

LE PÈRE

Hmmm...

ANAÏS

Papa ?

LE PÈRE *(comme sortant d'une rêverie)*

Oui ?

ANAÏS

Les mots sont merveilleux. Tu ne trouves pas ? Les mots sont des lumières. Des yeux en eux-mêmes. Ils m'hypnotisent. Je dis « chaise » et une chaise se présente à mon esprit. Je dis « fleurs » et je vois un bouquet de roses rouges. Je dis « mon âme »...

LE PÈRE

Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Certains mots ont été abîmés. On ne peut plus les utiliser. « Mon âme ». Il y a des mots, comme celui-là, qui ont été si mal utilisés qu'ils en ont perdu leur signification.

ANAÏS

Mais comment fait-on alors si la chose existe et qu'on a besoin d'un mot pour la nommer ?

LE PÈRE

On n'en parle pas. Ou bien on en invente un nouveau.

ANAÏS

Papa ?

LE PÈRE

Hmmm

ANAÏS

J'ai écrit une histoire.

LE PÈRE

Hmmm...

ANAÏS

Veux-tu que je te la lise ? C'est un conte fantastique, l'histoire d'un bateau dont l'amarre se détache alors que le capitaine et l'équipage sont endormis. Le bateau part au fil de l'eau et une tempête éclate...

LE PÈRE

Impossible. Il a toujours quelqu'un qui veille sur un bateau. Et pourquoi l'amarre se détache-t-elle ? Elle a rompu ?

ANAÏS

Mais, papa, c'est un conte fantastique.

LE PÈRE

Plusieurs milliers de livres.

ANAÏS

Que dis-tu ?

LE PÈRE

Plusieurs milliers de livres dans ma bibliothèque. Pourquoi écrire encore ? Tu ne voudrais pas, ma fille, essayer quelque chose de... nouveau ?

Fin du film.

11. *Le noir se fait et on entend Louise qui martèle le sol avec ses talons. Face au miroir de la loge, elle répète une chorégraphie de flamenco. Makita (en magicien) la rejoint et amorce une danse avec elle avant de s'adresser au public.*

MAKITA

Sous votre regard indulgent, nous allons accomplir un miracle digne des mirages de l'Orient. Ce tour de magie m'a été enseignée par la 8ème femme du Maharadjah lors de mon dernier voyage à Calcutta.

La lumière se fait. On voit Ludmilla, la taille enserrée dans une boîte et Makita armé d'une longue scie à deux poignées.

LUDMILLA

Makitoudidou ? On n'a pas répété ça.

MAKITA

Désolé, Ludmi. C'est un numéro qu'on ne peut effectuer qu'une seule fois. Le public doit le savoir : nous perdons une femme chaque soir pour ce tour.

Il y a un énorme turnover sur le poste.

J'ai besoin d'un volontaire.

Naoual s'approche et saisit la scie que Makita lui tend.

Faites attention à ne pas vous couper un doigt.

Voilà.

L'idée, c'est de scier Ludmilla en deux.

Makita se met à chantonner, et entreprend de scier Ludmilla avec l'aide de Naoual.

LUDMILLA

Une minute, Makitoudidou.

Makita s'approche.

LUDMILLA

Comment il marche, ce tour ?

MAKITA

Sois patiente, Ludmilla, ou ça risque de te tuer.

Continuons.

Makita continue de scier avec Naoual, tout en chatonnant. Il sort un mouchoir de sa poche.

Y a-t-il un docteur dans la salle ?

Allez, du nerf.

Makita chantonne sur un rythme plus rapide. Ludmilla pousse des cris, comme si on la chatouillait violemment.

LUDMILLA

Ça chatouille.

Makita arrête de scier. Les jambes sont à présent coupées et se séparent du buste de Ludmilla.

MAKITA

Comment te sens-tu, Ludmi ?

LUDMILLA

Makitadidou... Je me sens aussi bien qu'avant.

MAKITA

Alors, dans ce cas, pourquoi n'essaies-tu pas de saluer ?

Ludmilla salue

MAKITA

Si vous retrouvez les jambes de Ludmilla, ayez, s'il vous plaît, la gentillesse de nous contacter. Elles sont parties avec sa dernière paire de collants.

12. *Mme Farinole et Anaïs passent le balai sur la scène, tout en discutant*

MME FARINOLE *qui voit les copeaux par terre*

Qu'est-ce que c'est que ça ? On a passé le balai il y a une heure et c'est déjà dégueulasse.

Anaïs inspecte le sol

ANAÏS

Ce sont des copeaux. Quelqu'un a scié du bois, ici même. Quelqu'un a fabriqué un cercueil, construit un bateau, assemblé une chaise.

MME FARINOLE *tâtant les copeaux*

Ça me rappelle la sciure qu'il y avait sur le sol, chez le boucher, l'odeur et tout. Je ne comprenais pas à quoi ça servait. Et un jour, ma mère, qui tenait la caisse le samedi pour que la patronne de la triperie se repose, m'a dit que c'était pour absorber le sang. Ça m'a marquée. Quel sang ? Je n'ai pas osé lui demander. Le sang de qui ? Avant de trouver ce travail, elle chantait dans un bar. Elle était très timide. Mais pas pour chanter. Quand elle chantait, c'est comme si elle devenait quelqu'un d'autre. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. Moi, je ne l'ai jamais entendue. Elle a arrêté quand elle a eu ses bébés. Donc mon frère, ma sœur, ma sœur, mon frère, ma sœur, mon frère et moi.

ANAÏS

Avoir une mère qui chante, c'est troublant. Comme avoir une mère contorsionniste. On ne sait jamais où est le haut, où est le bas, le dedans et le dehors, le vrai et le faux.

Vous comprenez ?

MME FARINOLE

Non.

ANAÏS

Quand ma mère chantait c'était à la fois la chose la plus terrible et la plus belle qui pouvait m'arriver. Je redoutais qu'elle chante et dès que je l'entendais, je pleurais de joie.

Louise et Ludmilla entrent.

MME FARINOLE *passant un dernier coup de balai*

Voilà, mesdemoiselles, c'est tout propre. Vous pouvez vous installer.

13. *Ludmilla et Louise s'installent pour répéter une chorégraphie de flamenco.*

LOUISE

Écoute ce que j'ai trouvé, dans son Journal, au 27 novembre 1929, C'est son professeur de danse, Vanah Yami, qui le lui avait révélé : la danse du ventre a son équivalent masculin. L'homme porte une ceinture agrémentée d'un phallus en caoutchouc qui se balance et remue en même temps que l'homme danse.

LUDMILLA

Ah, ça t'intéresse en fait.

LOUISE

Quoi ?

LUDMILLA

Les hommes, le sexe.

LOUISE

C'est la danse qui m'intéresse, le mouvement.

LUDMILLA

Et c'est tout ?

LOUISE

Oui, c'est tout.

Elle se mettent à répéter des pas de flamenco et Louise indique les détails tout en dansant

LOUISE

On isole le bassin. Tout bouge en bas. Rien ne bouge en haut.

...

Monte la poitrine. Monte. ÇA TIENT.

La tête, haute haute. Immobile. Un bol sur ta tête, à la place du peigne.

...

Le bol est plein d'eau. Pas une goutte ne tombe. Pas une goutte ne se perd.

...

Isole le bassin.

...

Fort, fort dans les pieds. Et là-haut ... RIEN.

FONDU AU NOIR

14. FILM DANS LEQUEL ON AVANCE SUR LES CANAUX, A VITESSE NORMALE, PUIS ÇA ACCÉLÈRE, DE PLUS EN PLUS. ON ACCOSTE ET SUR LA RIVE, IL Y A UN BAL.

Une adolescente (Anaïs), sa mère, son frère et son oncle se promènent dans la forêt. Au loin, un bal. Des officiers surgissent des taillis et invitent ces dames à danser.

OFFICIER N°1

May I have this dance?

ANAÏS

Je ne sais pas danser, sorry.

MÈRE D'ANAÏS

She doesn't know how to dance.

OFFICIER N°1

I'm awfully sorry

Il invite la mère à danser.

Deux minutes après, un autre se présente face à la jeune fille et, avec la même cérémonie, il l'invite à danser. Elle sourit et lui dit poliment qu'elle ne sait pas danser.

Alors il invite la mère. Mais aussitôt la danse finie, voilà qu'un troisième officier arrive.

OFFICIER N°3

May I have this dance ?

MÈRE D'ANAÏS

Elle ne peut pas danser. She cannot. Elle était trop fragile dans l'enfance pour apprendre.

ANAÏS (*à voix basse, en direction de la rivière*)

Danser ? Déjà à treize ans ? Quel drôle de monde !

OFFICIER N°4

May I dance with you ?

ANAÏS

Je ne sais pas danser, je regrette.

Mais aussitôt arrive un cinquième.

ANAÏS

Je ne danse pas. Sorry.

OFFICIER N°5

Je pourrais vous apprendre.

ANAÏS

Si j'avais su danser, tu m'aurais laissée, dis, Maman ?

MÈRE D'ANAÏS

Mais pourquoi pas, ma fille ? Tu te serais amusée, beaucoup. C'étaient de très jeunes hommes qui n'avaient pas de danseuses, et ils auraient été bien contents de pouvoir en avoir une de plus. Vois-tu, le monde est ainsi fait. A treize ans, ta mère dansait parfaitement bien.

ANAÏS

A treize ans ?

MÈRE D'ANAÏS

Mais oui ! A sept ans aussi.

ANAÏS

Ah, c'est drôle !

MÈRE D'ANAÏS

Mais c'est comme ça.

Fin du film

15. *Ludmilla et William arrivent, les bras chargés de livres. Ils les posent sur une table, commencent à les ranger.*

LUDMILLA

J'aimerais bien qu'on revoie l'histoire du russe.

MME FARINOLE *entre et les interrompt*

C'est vous qui avez mis des copeaux partout ?

LUDMILLA

Des copeaux ?

MME FARINOLE

J'ai assez de boulot comme ça, pour pas qu'on m'en rajoute. Alors maintenant, fini les saletés.

WILLIAM

C'est pas nous.

LUDMILLA

Désolée, madame. Désolée, vraiment.

MME FARINOLE *haussant les épaules*

Pires que des gamins. *Elle continue à faire les poussières.*

LUDMILLA

William, tu veux bien qu'on refasse cette scène ? Celle avec le russe qui ne voulait pas être russe.

WILLIAM

C'est pas ça le titre.

LUDMILLA

C'est quelque chose comme ça. En tous cas, il y a un Russe. Dans la nouvelle qui parle du flamenco aussi, il y a un Russe.

WILLIAM

Elle était russe, Anaïs Nin ?

LUDMILLA

Non. Elle était franco-Cubano quelque chose, mais c'est drôle, parce que, pendant des années, j'ai cru qu'elle était russe. A cause d'une photo. Je ne sais pas si tu la connais. C'est sur une couverture de livre, je crois ; elle a des tresses en couronne. Moi aussi, j'ai l'air russe quand je me fais cette coiffure.

WILLIAM

Tu n'as pas l'air russe.

LUDMILLA

Ma mère, quand elle me faisait des tresses comme ça, en couronne, elle disait « Je te fais les tresses à la russe » et, après, elle m'appelait « Petite princesse de l'Oural ».

MME FARINOLE

Ça, c'est le miracle de l'internationale socialiste.

WILLIAM

À *Mme Farinole* Exactement ! À *Ludmilla* Le miracle de l'internationale socialiste, Lioubimaïa

LUDMILLA

Ah non, moi, c'est Ludmilla, L.U.D.M.I.L.L.A

WILLIAM

Lioubimaïa, ça veut dire...

LUDMILLA

C'est quoi, comme langue ?

WILLIAM

La sonorité est proche Ludmilla/Lioubimaïa. C'est du russe.

LUDMILLA

Et ça veut dire quoi ?

WILLIAM

Ça veut dire Mon amour.

LUDMILLA

Ah.

WILLIAM

Mon grand-oncle et sa femme étaient à l'UPC dans les années 40. Quand on parle d'internationale socialiste, il faut s'imaginer que c'était vraiment partout. À l'Est, mais aussi au Cameroun. Moi, je n'en avais aucune idée. Et il y a deux mois, ma mère me donne un bouquin dans lequel il y a toute l'histoire de l'indépendance camerounaise et de ma famille. Elle ne m'en avait jamais parlé avant ça. De temps en temps elle me disait un mot en russe. Et moi, je croyais... je ne savais même pas que ce que je croyais. Est-ce que je savais que c'était du russe ??? Maintenant, je sais.

Bref, mon grand-oncle, était membre de l'UPC, Union des Populations Camerounaises, et sa femme était à l'UDEFEC, Union Démocratique des Femmes Camerounaises, et « Ceux qui croient que c'est la même chose », disait ma grand-tante, « sont des machistes ou des imbéciles ou des traîtres, ou les trois à la fois. »

LUDMILLA

Quand tu dis Mon amour, ça me fait un drôle d'effet. Depuis qu'on travaille ce texte, je me demande...

WILLIAM

Ma grand-tante s'était mariée avec mon grand-oncle parce qu'il s'appelait Ruben, comme Ruben Um Nyobé, le leader des combattants pour l'indépendance du Cameroun. Il a été tué le 13 septembre 1958 alors qu'il était dans le maquis. Et pendant dix ans, vingt ans, trente ans, quarante ans, pendant des années et des années, personne ne parlait de lui. Les gens avaient peur. Peur d'être assassinés eux aussi. « On l'a tué plusieurs fois » disait ma grand-tante. « Une première fois le 13 septembre et ensuite, chaque fois qu'on a redouté de prononcer son nom. Ruben Um Nyobé est mort des milliers de fois, » disait ma tante. Tu crois que la metteuse en scène est au courant ?

LUDMILLA

Au courant de quoi ?

WILLIAM

Tu crois qu'elle connaît le lien entre l'URSS et le Cameroun, le PCF et l'UPC ? Le mouvement de libération du peuple camerounais était soutenu par le parti communiste. Comment tu crois que je parle russe, moi ?

LUDMILLA

Tu peux redire le mot de tout à l'heure ? Le mot qui ressemblait à Ludmilla ?

WILLIAM

Ce que je veux dire, c'est pourquoi on me demande à moi, William, d'origine camerounaise, de jouer le Russe qui ne croyait pas aux miracles ?

LUDMILLA

Parce qu'il n'est pas russe, justement. On le découvre à la fin. Tu ne te souviens pas. Viens, on la relit. Mais avant...

WILLIAM

Avant ?

LUDMILLA

Tu peux me redire le mot ?

WILLIAM

Quel mot ?

LUDMILLA

Le mot russe qui ressemble à Ludmilla.

WILLIAM

Lioubimaïa

LUDMILLA

Encore.

WILLIAM

Lioubimaïa

LUDMILLA

Encore.

WILLIAM

Lioubimaïa

LUDMILLA

Encore.

WILLIAM

Lioubimaïa

LUDMILLA

Ça te fait de l'effet ? Moi, ça me fait de l'effet.

Depuis quelques jours - je ne sais pas si c'est une bonne idée, je ne sais pas si j'ai raison – mais j'ai décidé de dire les choses. Dire ce que je ressens au moment où je le ressens.

WILLIAM

Et moi ?

LUDMILLA

Quoi, toi ?

WILLIAM

Moi, je suis censé faire quoi ? Te dire ce que je ressens. C'est une partie ouverte ? On montre les cartes ? Dis-moi quelque chose pour voir.

LUDMILLA

Quelque chose ?

WILLIAM

Un mot.

LUDMILLA

Quel mot ?

WILLIAM

Un mot qui me fait de l'effet.

LUDMILLA

Je suis trop timide.

WILLIAM

Tant pis. On lit la scène. Le moment est passé. Tant pis. On n'a qu'à lire la scène. On n'a qu'à bosser. Le moment est passé. Tu es d'accord ?

LUDMILLA

Le moment est passé. On lit.

16. *William et Ludmilla enfilent leur costume pour la scène qu'ils s'appêtent à jouer. Complet noir et chapeau pour Ludmilla. Manteau à col en fourrure et chapka pour William.*

WILLIAM

Les gens qui sont nés à Paris ne sont pas comme les autres.

LUDMILLA

Tu es né où ?

WILLIAM

À Sarcelles.

LUDMILLA

Sarcelles, c'est Paris

WILLIAM

Certainement pas.

LUDMILLA

Moi, je suis née au Kremlin.

WILLIAM

Kremlin ? Moscou ?

LUDMILLA

Non, Kremlin-Bicêtre

17. *William s'approche de la terrasse d'un café.*

LUDMILLA, *en parisienne, assise à la terrasse*

Un café, s'il vous plaît.

Au cours de la scène, elle sera remplacée par Louise qui doublera son personnage en muet.

LE RUSSE (*se saisissant d'un vieux journal qui traîne sur la table*)

Connaissez-vous votre horoscope pour la journée du... voyons voir...

24 octobre 1929. Que va-t-il arriver aux vierges ?... Ah, mais pourquoi ces horribles nouvelles, toujours, en première page ?

Panique à Wall Street, Krash, Licenciements, misère soudaine, suicides en série.

Quand j'entends la musique du théâtre juste à côté, je ferme les yeux et je me demande : « Comment peuvent-ils s'amuser ? »

Quand je ne vois autour de moi que du noir, que de la nuit, je me demande : « Que cache-t-elle ? »

À votre place, je commanderais autre chose. Il est imbuvable.

Garçon ! Apportez-lui un porto. J'espère que vous avez de quoi payer, je n'ai même pas de quoi régler ma consommation.

LA PARISIENNE

Ils vont vous jeter dehors.

LE RUSSE

Ça ne change rien pour moi. Dans quelques heures, je ne serai plus en vie.

Je suis russe.

LA PARISIENNE

Et alors ?

LE RUSSE

Je compte me jeter dans la Seine en sortant du café.

LA PARISIENNE

Pourquoi ?

LE RUSSE

J'en ai marre. Plus d'argent. Plus d'espoir. Autrefois, j'étais quelqu'un. J'ai possédé des chiens de race, des voitures de sport, des palais. J'en avais deux, rien qu'à Venise.

William sort de son personnage, il enlève sa chapka et shoote dedans.

Venise, tu parles. À Vénissieux on roule sur les essieux parce qu'on t'a volé tes pneus.

Face : Venise

Pile : Vénissieux.

Je remplace la roulette russe par le jeu de pile ou face. Je prends tous les habitants de Venise et je les colle à Vénissieux. Je prends tous les habitants de Vénissieux et je les colle à Venise. Le matin, les vénitiens se réveillent à Vénissieux et vice-versa... Qu'est-ce qu'ils disent ? J'aimerais savoir ce qu'ils disent.

LUDMILLA

William, arrête de dévier.

WILLIAM

Je ne dévie pas, j'interprète.

LUDMILLA

Tu dévies. Vénissieux, c'est pas dans la pièce. Les Minguettes, ça n'existait pas en 1929.

WILLIAM

C'est toi la gardienne, du texte ?

LUDMILLA

Ma mère vient voir le spectacle ce soir, okay ? J'aimerais bien que ça lui plaise. J'aimerais beaucoup que ça lui plaise. En fait, si ça ne lui plaît pas, ça va me détruire.

WILLIAM

Si c'est pour ta mère, alors d'accord. On reprend. Où j'en étais ? Ah oui, les palais.

William remet sa chapka

J'avais deux palais, rien qu'à Venise.

LA PARISIENNE

Laissez tomber le baratin.

Je vous paie votre verre, mais ne me racontez pas de sornettes. Si vous me dites la vérité, je suis même prête à vous avancer dix francs.

LE RUSSE

C'est gentil, mais c'est un peu trop généreux, non ? Vous ne m'avez pas l'air particulièrement à flots vous-même...

LA PARISIENNE

Pourquoi regardez-vous mon chapeau ? Qu'est-ce qu'il a ce chapeau ?

LE RUSSE

Il est affreux.

LA PARISIENNE

J'ai pris la pluie.

LE RUSSE

Il est sûrement mieux par temps sec. Il fait un temps atroce aujourd'hui. Je déteste le brouillard.

LA PARISIENNE

Dans le brouillard, tout peut arriver. Vous ne savez plus où se trouve votre maison ? Trouvez-en une nouvelle. Vous ne parvenez pas à distinguer les personnes que vous connaissez ? Faites-vous de nouveaux amis, comme avec moi aujourd'hui. Vous avez tort de croire qu'aujourd'hui est relié à hier. On peut facilement échapper à la continuité. Grâce au brouillard, justement.

LE RUSSE

J'aime penser que je suis mort et que je suis soudain revenu à la vie, une nouvelle vie.

LA PARISIENNE

On n'est jamais obligé de mourir. Si vous vous jetez dans la Seine, vous ne mourrez pas. Ou alors d'une pneumonie. On vous repêchera, à tous les coups. Les péniches veillent. C'est comme une ville flottante. Jetez donc l'homme d'hier, comme on se débarrasse d'un vieux manteau...

LE RUSSE

Ou d'un vieux chapeau.

LA PARISIENNE

Jetez l'homme d'hier et commencez une vie nouvelle. Il n'y a pas de murs entre hier et aujourd'hui, aujourd'hui et demain.

LE RUSSE

Je ne veux pas que vous vous intéressiez à moi. J'ai suffisamment de problèmes comme ça sans vous. Ça me rajoute une charge mentale. Et si vous tombez amoureux de moi, alors là, c'est pire. C'est la catastrophe. Comment je vais faire pour dormir après ? Déjà que je dors pas beaucoup. Je voudrais qu'on m'efface. Je voudrais être déjà effacé. Ça me fait pas peur. Peu importe ce qu'il y a après. Ça me fait pas peur.

Il n'y aura pas de miracle aujourd'hui. Hors de question que je vous laisse croire au brouillard et à la résurrection des Russes désespérés.

LA PARISIENNE

Vous n'allez quand même pas vous jeter à l'eau ?

LE RUSSE

William enlève à nouveau sa chapka et jongle avec.

Non, parce que je suis né à Sarcelle et que je ne suis pas russe.

Il sort de scène et Ludmilla lui court après, agacée par sa plaisanterie.

18.

Un Numéro de cabaret des Parisiennes : Louise et La doublure dans un jeu de miroirs.

19.

Makita, William, Louise et Ludmilla installent une grande table sur laquelle ils posent des livres. Tour à tour, ils piochent dans le tas et lisent. Nicolas et Nanténé les rejoindront plus tard.

LUDMILLA (*lisant un des livres posés sur la table*)

C'est dans une conférence qu'elle avait donnée devant des étudiants dans les années 70. Ça s'appelle « Ce que je voulais vous dire. » J'y vais, ? Vous m'écoutez ?

Chaque fois que je mettais l'accent sur ma vie intérieure, on me disait que l'art était ma seule préoccupation et que je méprisais l'action. Ce que je voulais dire, c'est qu'intériorité et actions sont absolument liées : lorsque l'on ne peut plus agir, ou que le monde extérieur ne change pas, il faut se réfugier simplement en soi-même. Élevée dans un foyer brisé, déracinée et pauvre dans un pays dont je ne parlais pas la langue, j'ai appris à trouver mes racines en moi-même. Je suis devenue une « femme aux racines transportables ».

En 1939, alors que la guerre allait éclater, des amis sont venus me voir, effondrés, en m'annonçant : « C'est la guerre, comment peux-tu continuer à travailler ? » J'ai répondu : « Eh bien, c'est justement mon travail qui va m'aider à défier la catastrophe ! »

WILLIAM *lui aussi prend un livre et se met à lire*

Journal de l'enfance : L'autre jour, j'ai lu dans un livre : « La vie n'est qu'une triste réalité. Est-ce que c'est vrai ? Peut-être ! Aujourd'hui je voudrais le savoir. Est-ce que c'est vrai ? Je n'ai que onze ans... »

Onze ans !? C'est fou. Moi j'ai plus de trente ans et je me pose exactement la même question. Soit je suis puéril. Soit... Tiens, ça aussi, ce qui est écrit là, juste au-dessous :

« Quand je vois un pauvre j'aimerais être riche seulement pour le soulager. Je me demande pourquoi avec tant de riches il y a des pauvres, seulement c'est vrai qu'il y a des riches qui ne donnent pas. Si je pouvais donner, donner. »

Je pense exactement la même chose. Si je pouvais donner, donner...

LA DOUBLURE, *plongée dans la lecture d'un livre.*

Octobre 1936

Il y a eu, la nuit dernière, une répétition pour la guerre. Nous sommes tous descendus dans la rue pour regarder les avions simuler des attaques et des défenses aériennes.

Novalis a dit : « La vie poétique est le seul absolu, la seule réalité. »

Elle repose son livre et se lance dans un jeu de questions

Question 1 : si on compose un poème pendant un bombardement, les obus cessent-ils de tomber ?

LES AUTRES *en chœur et en cacophonie*

Non ! Oui ! Non !

LA DOUBLURE

Question 2 : Si, alors qu'elle est poursuivie, une autruche plonge la tête dans le sable, son prédateur peut-il encore s'en emparer ?

LES AUTRES

Oui ! Non ! Oui !

LADOUBLURE

Question 3 : Si une passion amoureuse me consume, cela me protège-t-il des incendies ?

LES AUTRES

Non ! Oui ! Non !

LA DOUBLURE

Ça sent la fin du monde, vous ne trouvez pas ? Il faut commencer à rassembler du bois. Il en faudra beaucoup. L'arche de Noé-sans-Noé. L'arche que nous devons construire contre le déluge politique

nécessite d'importantes quantités de bois. Comme cela va me peiner de faire abattre les chênes, les eucalyptus, les ginkgobilobas, les platanes, les mûriers, les mimosas, les plaqueminiers.

Mais il le faut. Il le faut. Il le faut.

NICOLAS

À une époque, quand on parlait de régime, ça voulait forcément dire régime politique. Aujourd'hui, un régime n'est pas fasciste, il est sans gluten, un régime n'est pas communiste, il est sans sel. Les gens s'intéressent davantage à ce qu'il y a dans leur assiette qu'au gouvernement. Si on votait pour des menus au lieu de voter pour des partis, l'abstention n'existerait plus.

WILLIAM

Je me demande pourquoi avec tant de riches, il y a des pauvres.

Il s'adresse à Makita et l'interrompt à chaque fois que celui-ci essaie de parler:

Alors, c'est sûr, je ne serai jamais un communiste exemplaire, parce que j'ai un côté individualiste. Mais je crois quand même que le communisme est la seule solution à grande échelle.

Makita tente de placer quelque chose. Il ne réussit qu'à commencer sa phrase. On entend « Je n'ai jamais aidé personne », mais il est interrompu.

WILLIAM

Bon, je te préviens, je vais utiliser des termes un peu techniques, et je risque de m'emmêler parce que ça fait pas longtemps que je travaille là-dessus. Mais ce qu'il faut, c'est faire la différence entre philosophie dynamique et philosophie statique. Le marxisme en tant que philosophie dynamique, je dis d'accord. Un système en évolution constante dans un monde en évolution et en révolution constante.

LUDMILLA

Le monde ne sera jamais dirigé par une équipe d'idéalistes. Dès qu'une équipe fonctionne, elle arrête d'être désintéressée.

WILLIAM

Dans ce cas, aucun système ne peut fonctionner.

MAKITA

Je n'ai jamais aidé personne. Et surtout pas dans l'espoir de faire le bien.

WILLIAM

Mais, je vois ce que tu veux dire. Quand on pense à l'église catholique, par exemple, c'est exactement ça. Dès que c'est devenu une force, une puissance, une organisation, ça a cessé d'être une religion.

Tu as raison, le monde sera toujours, qu'on le veuille ou non, dirigé par les matérialistes.

MAKITA

Je n'ai jamais aidé personne. Et surtout pas dans l'espoir de faire le bien... surtout pas dans l'espoir de changer le monde... d'améliorer le sort des... parce que chez moi quelque chose est tendu comme la courroie du lance-pierre et, ce n'est pas pour le bien d'autrui...

NANTÉNÉ *entre comme une tornade, cigarette au bec.*

Ludmilla, t'étais où ? Ça fait une heure que je te cherche.

LUDMILLA

J'étais là. Je t'attendais pour qu'on revoie la scène mère-fille.

NANTÉNÉ

J'ai pas la tête à ça. Mathilda, a disparu.

LES AUTRES

Makita ?

NANTÉNE

Non, pas Makita, Mathilda !

Makita cherche dans ses poches, derrière un meuble, il cherche partout. Nanténé croit qu'il se moque.

NANTÉNE

N'importe qui à votre place demanderait « Mathilda ? Qui est Mathilda ? »

Je me serais contentée d'un « Mathilda ? »

Oui, c'est sûr. Même une relance polie, une petite relance minable.

Tant pis. Je m'en fous. Tiens, je me relance moi-même. « Mathilda?

Qui est Mathilda ? »

Mathilda, ça fait vingt-cinq ans que je la connais. Elle est arrivée sur la place un an après qu'on s'était installés. Très vite elle a fait partie du décor parce qu'elle était toujours assise au même endroit. Le banc qui est en face de la poste. C'est là qu'elle venait s'asseoir. C'est là qu'elle passait la journée, parce que, quelle que soit l'heure à laquelle on allait à la poste, elle était là, assise sur le banc. Elle donnait des miettes aux oiseaux. Elle avait un geste, comme ça, très délicat pour capturer les miettes au bout de son doigt, comme si son index avait été une baquette magique. Elle ne parlait à personne et personne ne lui parlait.

Pendant que Nanténé raconte l'histoire de Mathilda, certains discutent entre eux. D'autres regardent leur portable.

Ça ne vous dérange pas quand je parle ?

Le bruit que je fais avec ma bouche pour vous raconter la vie tragique de Mathilda, ça va ? Ça ne vous empêche pas de répondre à vos mails au moins.

Non, visiblement, ça ne vous dérange pas. Je peux parler de Mathilda tant que je veux. Ça ne vous perturbe pas. Ben c'est super ça. Parce

que j'ai pas fini. Je ne lui ai jamais parlé. Parfois, je m'asseyais à côté d'elle sur le banc. Je fumais une clope à côté d'elle. C'était un moment qu'on passait ensemble. Et moi, ça me faisait du bien, parce qu'elle me passait un peu de sa foi.

Voilà ! Sa foi. Mathilda, c'était la foi. Elle était là, tous les jours, sauf s'il pleuvait trop fort. *Elle regarde ses partenaires à la recherche de leur attention. Seule Ludmilla réagit.*

LUDMILLA

J'adore quand il pleut. Surtout après une journée de forte chaleur. L'odeur de la rue après ça, en ville, quand le macadam chaud fait s'évaporer l'eau, c'est ce que je préfère.

NANTÉNE

Elle était fine, fine, fine, belle, très ridée, très sale, avec des cheveux châtain, parfois un peu gras, un peu collés, poisseux, des yeux transparents. Son regard était d'une innocence absolue. Elle portait une robe blanche, toujours la même. Une robe blanche qui n'était plus blanche du tout. Tout était délicat chez elle. Tu m'écoutes ?

LUDMILLA

Bien sûr. L'innocence, la robe blanche. Ça me parle tout ça.

NANTÉNE

Quelqu'un m'a dit... je ne sais plus qui, je ne sais pas comment je le sais... Mathilda venait sur ce banc tous les jours parce que, en fait, elle attendait quelqu'un. Son amoureux lui avait dit : « attends-moi là. » C'était ça Mathilda, une femme qui attend son amoureux sur un banc, son amoureux qui va revenir dans cinq minutes, sauf que ça fait vingt-trois ans que les cinq minutes durent. Les derniers mots de son amoureux « attends-moi là » l'avait prélevée du monde des vivants. C'était comme un grand choc qui l'aurait projetée hors du temps. Mais là, elle a disparu. Et on est super tristes dans le quartier. En tout cas, moi, je suis super triste. Vous croyez que c'est mauvais signe ?

LOUISE

Peut-être qu'il est revenu. Son amoureux, peut-être qu'il est venu la chercher.

NICOLAS

Les amoureux ne reviennent jamais. Ils ne sont pas comme les mots qu'on a sur le bout de la langue. Ils ne sont pas comme les saisons.

LA DOUBLURE

Le retour de l'autre, le retour du même, on avance par cycles. On regarde en arrière et on se dit : s'ils n'en sont pas morts, s'ils n'ont pas succombé à leurs pestes, à leurs guerres, pourquoi en mourrait-on ? Leur fin du monde, la fin de leur monde, ils y croyaient, nos aïeux, nos ancêtres, et pourtant, nous sommes là. C'est bien qu'ils se trompaient. Alors on est tranquille. Si ça tangué, il n'y a qu'à attendre que ça se calme. Montons à bord de la calogé. C'est ça, l'arche de Noé sans Noé, un bateau échoué qui vogue malgré tout. À *Makita* : Si les vents sont contraires, on prétend qu'on avait prévu de rester à terre. À *Nanténé* : Si la clocharde disparaît, elle sera bien vite remplacée par une autre. À *William* : Deviens riche. Oui, commence par devenir riche. On verra alors si tu donnes. À *Ludmilla* : Tant qu'on est irréprochable et qu'on a bien travaillé, il n'y a pas de souci à se faire, mais il ne faut pas oublier de prendre ses vitamines. À *Louise* : Chasse ces rides de ton front. À quoi bon redouter la mort ? N'est-ce pas déjà merveilleux d'être en vie ? À *tous* : À bord ! À bord ! *Elle les bouscule, comme si elle voulait s'assurer qu'ils embarquent à temps.* Le bateau ne demeure jamais longtemps à quai. Le changement n'est pas comme l'orage, on ne le voit pas venir.

Makita, Nanténé, William ; Ludmilla et Louise quittent l'un après l'autre le plateau, comme chassés par la harangue de la doublure. Nicolas se retrouve seul avec elle.

NICOLAS

Cette année, le printemps va me tuer.

Je préférerais passer directement à l'été.

La Doublure s'immobilise, comme attirée par ces mots.

Monter la pente caillouteuse, écrasée de soleil, avec sur les côtés, les oliviers couchés contre le sol par les vents chauds et, tout au long du chemin, des ânes chargés d'on ne sait quoi. Et puis le ciel bleu-violet. Un bleu qui brûle. Un bleu qui vibre. Je vois ce paysage comme s'il était à l'intérieur de moi-même, comme si la pente caillouteuse serpentait sur les parois de ma cage thoracique.

Je voudrais trouver la paix intérieure, comme je trouve parfois la paix extérieure, en regardant un paysage. J'aimerais voyager vers l'intérieur, vers l'enfance. Je passerais à travers de larges baies vitrées, larges comme les lunettes que portait ma mère. On verrait tout de l'extérieur, parce que ce serait la nuit et que l'intérieur serait allumé. Mais ça ne me dérangerait pas d'être vu. Je serais à la fois dehors et dedans et je ne craindrais rien ni personne. Mon crâne s'ouvrirait en deux, comme le plafond d'un observatoire, la coupole d'un planétarium.

LA DOUBLURE (*pendant qu'elle parle, elle se déshabille, change de coiffure et on découvre que c'est en réalité Anaïs Nin*)

Je marche à reculons. Tandis que les autres avancent vers l'avenir, je m'enfonce dans le passé. J'ai toujours fait les choses à l'envers. Enfant, j'étais adulte. Plus je grandissais, plus je devenais une enfant. Ce qui fait peur aux autres me rassure. Ce qui les effraie m'est familier. Plus il y a de danger et plus je suis à mon aise. Ce qui détruit les autres, moi, ça me construit. Tout ce que je veux, c'est écrire. Et vous, que voulez-vous ?

NICOLAS

Je viens de vous le dire. La paix intérieure. La fin du désir. Un lieu d'immunité. Un lieu où personne ne pourrait m'atteindre.

ANAÏS tout en parlant, elle se met à construire une tour avec les livres qui se sont accumulés sur la table, Une tour à plusieurs piliers, comme un château de cartes.

Alors changez de nom, de vêtements, de moyen de locomotion. Si votre nature est de marcher, exigez de voler.

NICOLAS

J'ai déjà essayé. Mon cœur bat au rythme des oiseaux. Un rythme aussi intense que la coloration de leur plumage ou la stridence de leur chant. La température de leur corps se maintient aux alentours de 40 degrés. Quand on observe un oiseau d'assez près, on constate que les battements violents de son cœur font vibrer tout son corps. On dirait une machine sous pression. Lorsque l'oiseau respire, l'air pénètre non seulement dans ses poumons, mais aussi, par une multitude de conduits minuscules, dans des sacs d'air qui remplissent tous les interstices de son corps non occupés par des organes vitaux. Ces sacs d'air communiquent avec certains os creux qui, chez l'oiseau, ne contiennent pas de moelle. Ces réserves d'air lui fournissent le combustible indispensable à sa vie intensive, tout en lui donnant une plus grande légèreté pour voler.

Mais ça ne fonctionne pas. Le chagrin m'en empêche. J'ai un chagrin qui ne part pas. Ça m'alourdit. Je suis encombré par la tristesse.

ANAÏS

Ne redoutez pas le chagrin. Ne maudissez pas la tristesse. C'est un peu comme avec les guêpes, si on s'agite dans tous les sens, si on fait des gestes brusques, elles piquent, si on les laisse aller, qu'on les écarte doucement d'un revers de main, sans les menacer, elles restent là, sans faire de mal et on peut alors admirer la finesse de leur taille et la délicatesse de leurs rayures.

NICOLAS

Mon chagrin comme une guêpe... ?

ANAÏS

Parfois, j'aimerais m'allonger au fond de la mer et vivre là, au fond des choses. J'ai toujours fait ce qui était contre-nature. J'ai enfreint les lois. J'ai grignoté entre les repas, j'ai menti à mon mari, j'ai porté des faux-cils, j'ai triché au 421, j'ai couché avec mon père.

Parfois j'écris ce que je vis. D'autres fois, je vis ce que j'écris. La vérité n'est ni dans la vie, ni dans l'écrit. Elle se situe dans l'espace, la lande impeccablement nue et désolée qui les relie. Si j'écris « Je couche avec mon père », le monde hurle au scandale. Si je le fais sans l'écrire, personne n'en saura rien et les braves gens auront les oreilles propres. Ils pourront dormir dessus, sur leurs deux oreilles propres. Mais j'ai choisi de l'écrire, de le dire. Parce que je ne suis pas la victime de l'existence, je suis le scribe de ma propre vie, ce qui, vous le comprenez, je crois, change tout.

Je n'écris pas comme je respire. J'écris pour respirer. Je ne pouvais vivre dans aucun des mondes qui m'étaient offerts. Alors j'ai dû créer un monde à moi.

Et puis j'écris pour goûter la vie deux fois, sur le moment et rétrospectivement.

Ils se rapprochent et se touchent presque au moment où le film apparaît sur l'écran.

NOIR

20. *Film : chambre à coucher de la péniche. Anaïs et un homme dont on ne voit pas le visage.*

21. *William, Makita et Nicolas entrent sur scène, les bras chargés des journaux d'Anais Nin. Nicolas étudie les dates et tente de les classer.*

NICOLAS

Journaux de jeunesse, 1914-1931. 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 première guerre mondiale, 1929, crise financière et la trentaine dans les années 30. On approche du gouffre. Vues d'ici les années semblent s'écraser de catastrophe en catastrophe.

Makita pose sa pile de journaux et se met à chercher quelque chose

WILLIAM

La dernière fois que tu l'as vue, elle était où ?

MAKITA

Elle était... elle était dans ma main, je crois.

WILLIAM

Essaie de te rappeler tes gestes, tes allées et venues.

MAKITA

C'est marrant.

WILLIAM

Quoi ?

MAKITA

C'est exactement ce que me disait...

NICOLAS

Tu as regardé dans tes poches ? Dans ton sac, dans le tiroir de la petite table, dans la boîte à gants de la voiture ?

MAKITA

J'ai tout retourné. Et je suis retourné partout. J'ai inspecté les recoins de la maison, sous les lits, sur la console de l'entrée. J'ai glissé la main dans des chaussures oubliées sous le placard, j'ai fouillé dans le frigo, dans le panier à linge sale. J'ai fait le tour du pâté de maison les yeux rivés au caniveau. J'ai vidé mon sac. J'ai refait plusieurs fois le trajet jusqu'à la gare...

WILLIAM

Ma tante avait un truc. Elle faisait un nœud à son mouchoir, elle disait une prière : Grand Saint-Antoine de Padoue, flambeau lumineux, je vous prie d'éclairer mon esprit afin que je puisse retrouver – et là, tu cites l'objet perdu –

Faites que je déjoue les ruses de Satan et que je sorte victorieux des pièges qu'il me tend pour me perdre et m'affliger.

Je vous en supplie, par la science que l'esprit saint a si largement répandu en votre âme pour éclairer l'univers. Ainsi soit-il.

MAKITA

Et alors ?

WILLIAM

Alors elle faisait tourner son mouchoir au-dessus de sa tête, un peu comme une fronde, et puis elle le lançait. Et là où il atterrissait, là se trouvait l'objet perdu.

MAKITA

Je n'ai pas de mouchoir.

NICOLAS

Plus personne n'a de mouchoir. Je me demande même si les mouchoirs ne sont pas interdits. Résultat, on survit, on est en meilleure santé, mais on ne retrouve plus rien.

WILLIAM

Tu n'as qu'à prendre un torchon, ou une serviette de table.

MAKITA

J'ai ça, pour essuyer mes lunettes.

NICOLAS

C'est bien ça.

WILLIAM

Ça, c'est parfait. Tu fais un nœud, tu lances, et là où le chiffon atterrit, là est l'objet perdu.

*Pendant que Makita noue le chiffon et récite à mi-voix la prière,
Nicolas demande à William :*

NICOLAS

C'est quoi qu'il cherche ? C'est quoi qu'il a perdu ?

WILLIAM

Sa ...

NICOLAS

Sa quoi ?

WILLIAM

Sa... son... comment tu l'appelles toi ?

NICOLAS

Il l'a perdu... Mais comment c'est arrivé ? Je n'ai jamais entendu un truc pareil. (*rêveur*) En même temps, pourquoi pas ? Toi, tu...

WILLIAM

Une fois. Ça m'est arrivé une fois. La nuit, je rêvais que je la retrouvais. Quand je me réveillais j'étais soulagé comme jamais, jusqu'au moment où je me rendais compte qu'elle n'était pas revenue. Et là, c'était pire, la tristesse se répandait partout en moi. Et la honte aussi me terrassait. Je ne pouvais plus sortir. J'avais l'impression que ça se voyait, que tout le monde était au courant.

Makita fait tourner le mouchoir noué au-dessus de sa tête, comme lui a expliqué William et il le lance.

Le mouchoir s'envole. Il tourne longtemps dans les airs, comme au ralenti.

Tout le monde regarde le morceau de tissu et observe son manège avec amusement, comme on observe le vol d'un papillon.

Pendant ce temps, Naoual installe une toile au sol derrière eux.

Le mouchoir termine son parcours aux pieds de d'Anaïs. Elle le ramasse et le noue sur les yeux de Makita. Puis elle l'enlace et l'entraîne dans un long baiser.

22. *Anaïs et Makita se retrouvent devant une toile immense en fond de scène qui représente une forêt. Anaïs dénoue le mouchoir sur les yeux de Makita.*

ANAÏS

Savez-vous comment s'appelle ce tableau ?

MAKITA

...

ANAÏS

Le talisman, ou La promenade au bois d'amour.

Vous ne voudriez pas y aller ? Y aller avec quelqu'un ? Quand tu aimes, il faut partir.

MAKITA

Ce n'est pas le vrai tableau. C'est une reproduction. C'est l'équipe déco qui l'a fait.

ANAÏS

Quand tu aimes...

MAKITA

Quand tu aimes il faut partir

Pour lui-même : Ça, je connais. C'est Blaise Cendrars

Quitte ta femme quitte ton enfant

Quitte ton ami quitte ton amie

Quitte ton amante quitte ton amant

Quand tu aimes il faut partir

LUDMILLA arrive alors sur le plateau avec un pot de peinture et des pinceaux.

LE PEINTRE

Quand tu aimes il faut partir
Ne larmoie pas en souriant
Ne te niche pas entre deux seins
Respire marche pars va-t-en
Je prends mon bain et je regarde
Je vois la bouche que je connais
La main la jambe
L'œil

LUDMILLA

Qu'est-ce que c'est que ça, Makitadidou ? Normalement, dans
« Fiancés par l'esprit », on commence par « Te rappelles-tu le premier
jour où je t'ai vue, tu devais avoir quinze ans – je rentrais de
l'université avec mes frères. » C'est ma nouvelle préférée.

*Naoual arrive avec le paravent et le déplie au sol. Ludmilla s'y
installe, comme un modèle qui attend d'être peint.*

LE PEINTRE

Je prends mon bain et je regarde
Le monde entier est toujours là
La vie pleine de choses surprenantes
Je sors de la pharmacie
Je descends juste de la bascule
Je pèse mes 80 kilos
Je t'aime

Makita prend la peinture et les pinceaux et se met à peindre Ludmilla

LUDMILLA

Qu'est-ce que c'est, Makita ?

MAKITA

Une déclaration d'amour.

LUDMILLA

C'est gentil.

MAKITA

Une reconnaissance de dette

LUDMILLA

Qui est le créancier ?

MAKITA

Toi. Toutes les femmes.

LUDMILLA

Qui est le débiteur ?

MAKITA

Moi. Tous les hommes. Quand une femme donne, qu'est-ce qu'elle reçoit ?

LUDMILLA

Quand un homme donne, c'est pareil. Donner, c'est perdre ? C'est accepter et prévoir de perdre. Le reste, c'est du commerce, ça ne m'intéresse pas. Tu te rappelles quand tu m'écrivais des poèmes ?

MAKITA

Je t'écrivais des poèmes ?

LUDMILLA

Je n'aimais pas tes poèmes.

MAKITA

Pourquoi ?

LUDMILLA

Ils ne parlaient que de la nature, des oiseaux, de la mer.

MAKITA

Tu aurais voulu qu'ils parlent de quoi ?

LUDMILLA

De mon corps.

MAKITA

Comment j'aurais pu te parler de ton corps ? Je ne l'avais jamais vu.

LUDMILLA

Mais tu avais vu beaucoup de papillons et de jonquilles. Tu avais vu « des grèves sans fin » et des... comment c'était déjà ? « Des amoncellements de galets ».

MAKITA

J'ai écrit ça, moi ?

LUDMILLA

Je ne l'aurais pas inventé. « Des amoncellements de galets ». Alors que tu aurais pu écrire : « Tes seins. »

MAKITA

Tes seins quoi ?

LUDMILLA

Juste ça, « tes seins ». Si tu avais écrit un poème dans ce genre, j'aurais été complètement bouleversée.

MAKITA

Tu appelles ça un poème ?

LUDMILLA

C'est mieux qu'un « amoncellement de galets ».

MAKITA

Comme je suis un cheval muni d'un simple nombril, certains mots me manquent. J'ai un dictionnaire pour chevaux, dans ce dictionnaire on ne trouve pas de mots tels que : « vérité, » » loyauté, » « justice ». Et « amour ».

On ne peut pas parler avec toi. Tu juges trop.

LUDMILLA

Je ne te demande plus de m'écrire des poèmes.

MAKITA

Tu ne veux pas que je t'aime à cent pour cent. Toutes les femmes demandent qu'on les aime à cent pour cent.

ANAÏS

Une femme viendra qui n'exigera pas d'être aimée à cent pour cent.

MAKITA

Qui est-ce ?

ANAÏS

C'est la seule femme que tu n'auras jamais. C'est une femme dans la dernière nouvelle fantastique que j'ai écrite. « La femme qu'aucun homme ne pouvait retenir »

LUDMILLA ET ANAÏS *à l'unisson*

L.F.A.H.N.P.R.

MAKITA à *Ludmilla*

Comment peux-tu être entièrement à moi si tu as, dans ton esprit, un monde bien à toi auquel tu ne renonceras jamais ? Comment tu peux aimer mon œuvre si tu aimes aussi ton œuvre ? S'il te plaît rapetisse. Admire-moi. Ne doute pas de moi. Deviens minuscule. Il faut que je que je t'anéantisse. Il faut que je t'asservisse.

LUDMILLA

Tu ne peux pas m'asservir. Tu ne peux pas m'anéantir. Quand tu aimes, rappelle-toi, il faut partir.

23.

LUDMILLA

Je voudrais tellement me reposer. Mais je n'y arrive pas. Je voudrais fermer les yeux et dormir.

Mme Farinole lui pose un peignoir sur les épaules

MME FARINOLE

La fatigue. Méfiez-vous de la fatigue. Ce n'est pas la maladie qui nous tue. C'est la fatigue. Après mon opération, j'ai eu des rayons. Pendant plusieurs semaines, six minutes par jour. Je me suis retrouvée dans une salle jaune avec une machine au milieu. C'était comme dans un film de science-fiction. Il fallait s'allonger sur un lit et on avait un dessin sur le corps pour indiquer l'endroit où les rayons devaient taper. La machine faisait un bruit horrible. Fallait bien supporter. Alors j'ai décidé de m'imaginer qu'en fait c'était un projecteur et que, pendant les six minutes, j'allais voir défiler le film des plus beaux moments de ma vie. Dès que la machine se mettait en marche, tac, je fermais les yeux et le film commençait. Je voyais tous les endroits où j'avais été heureuse. La maison de mes grands-parents dans le sud, la mer, la plage. Au bout de six minutes, quand le bruit s'arrêtait, le film s'arrêtait en même temps, et je rentrais chez moi. Depuis, dès que je suis fatiguée, je me repasse ce film.

Mme Farinole sort de scène et passe le relais à Anaïs, comme si c'était une chorégraphie huilée entre elles. Anaïs s'approche de Ludmilla et elles se dirigent vers le fond de scène.

LUDMILLA

Dans ma classe, au collège, il y avait une fille qui ne travaillait jamais. Elle ne révisait pas les contrôles, elle ne lisait pas les œuvres imposées, elle séchait les cours de physique, d'Espagnol. Pourtant, elle s'en sortait toujours. Elle avait un drôle de sourire avec les dents

de devant qui se chevauchaient un peu. C'était adorable. Je me demandais comment elle faisait pour ne jamais travailler. Moi, si je m'assois cinq minutes à une terrasse de café, j'ai de la tachycardie. Il faut toujours que j'ai une livre, un carnet. Je réponds à des mails. Je fais des listes de toutes les choses qu'il me reste à faire. Et ensuite, je coche. J'aime cocher. Et pendant que je coche, j'ai d'autres idées qui me viennent. Alors je fais une nouvelle liste, à côté de l'autre, sur la même feuille.

ANAÏS qui est venue s'asseoir, à la tête de Ludmilla

Mmmm

LUDMILLA

Ma mère a travaillé toute sa vie, et sa mère avant elle. Chez nous, les femmes travaillent toujours beaucoup. On a besoin d'être indépendantes. Il faut que tu sois indépendante, m'a dit ma mère, alors que j'étais très petite encore. Je voudrais tellement me reposer. Mais je n'y arrive pas. Je voudrais fermer les yeux et dormir. Dès que je ferme les yeux, je pense à mes listes.

ANAÏS

Vos listes ?

LUDMILLA elle s'assoit et c'est Anaïs qui s'allonge

Pardon, je ne peux pas rester allongée à ne rien faire.

ANAÏS

Allongée, je travaille aussi. Je travaille sans cesse. J'ai besoin d'argent. Je passe des journées entières à la bibliothèque (*un temps*) pour étudier le Kamasutra.

LUDMILLA

Vous appelez ça du travail ?

ANAÏS

J'ai rencontré un collectionneur qui paie pour qu'on lui envoie des histoires érotiques. C'est mieux que de mendier, d'emprunter ou d'extorquer des repas aux amis, vous ne trouvez pas ?

LUDMILLA

Et vous allez à la bibliothèque, pour ça ?

ANAÏS

Oui. J'écoute aussi les aventures les plus extravagantes de mes amis. Ou de parfaits inconnus.

LUDMILLA

Qu'est-ce qu'ils vous racontent ?

ANAÏS

J'étais si humide. Partout, partout. Devant, derrière. Partout. Et tout en moi entraît.

Ou bien :

Je ne sais rien de lui. Je connais son corps. Au diable la connaissance. Baiser. Baiser. Baiser.

LUDMILLA

Les gens vous racontent ça ?

ANAÏS

Ou encore :

Chaque fois qu'elle me frôle, une fleur s'ouvre à l'intérieur de moi. Une fleur tête en bas. Et si sa main me touche, un pétale tombe. Oh, comme il tombe.

LUDMILLA

Je peux essayer ?

Nous étions dans l'obscurité, alors, je ne sais pas. Homme, femme, animal. Tout ce que je sais, c'est que c'était bon et qu'il y avait des poils. Barbe, chevelure, fourrure, comment savoir ? Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien connu d'aussi tendre et d'aussi brutal.

24.

Dans un cadre de lumière, Nicolas apparaît. Il se livre à un strip-tease. Quand il est nu, on découvre qu'il n'a pas de verge (tucking). Il reste ainsi, quelques secondes, telle une statue énigmatique.

Puis le noir se fait

25. *Nanténé rentre en loge. Seule, elle commence à se déshabiller.*

NANTÉNÉ

Putain, j'ai chaud. Je bous. Qu'est-ce qu'il fait lourd. Je meurs de chaud.

William entre sans un bruit et la surprend en pleine frénésie d'aération. Nanténé saisit un drap qui traîne sur une table et l'enroule autour de son corps.

NANTÉNE

Tu aurais pu frapper !

WILLIAM *encombré d'accessoires (chaise, planche...etc)*

Il n'y pas de porte à la loge.

NANTÉNÉ *qui, tout en parlant, perd le drap, se découvre, le ré-enroule comme elle peut.*

Ce n'est pas une raison.

WILLIAM désignant son matériel

Tu m'aides ?

NANTÉNÉ

J'ai pas le temps, là, je dois...

WILLIAM *qui commence à mettre son numéro en place*

Ça dure cinq minutes. Je te jure, c'est pas long du tout. En plus comme ça rate à tous les coups, en général ça ne dure que deux minutes.

William installe Nanténé sur la chaise qu'il vient d'équiper tout en marmonnant le texte de présentation de son numéro. Et voilà que

Nanténé, comme entrée en transe, lévite et flotte sous son drap. Mais William ne s'en rend pas compte. Il est trop concentré sur son texte.

WILLIAM

Et donc à ce moment-là, je me tourne, vers le public et je dis : Ce tour, mesdames et messieurs, est réalisé sans trucage. C'est grâce à la seule force de ma pensée que je parviens à prendre possession du corps de ma partenaire

NANTÉNÉ *qui est sortie de sa transe entretemps.*

C'est bon. Tu as fini ? Cinq minutes, tu m'avais dit.

WILLIAM

Laisse tomber. J'y arrive jamais de toute façon. À chaque fois, ça rate.

NANTÉNÉ

Faut que j'aille prendre une douche. Je vais mourir de chaud sans ça.

Mme Farinole entre, chargée de livres. William l'aide à les disposer en pile sur un côté de la scène. Après qu'elle est partie, il en prend un, se met à lire, mais il est troublé par une pensée.

26. *William se laisse tomber sur une chaise et parle tout seul, face public.*

WILLIAM

Je n'ai jamais vu une femme nue.

Makita et Nicolas arrivent, les bras chargés de livres (il commence à y en avoir beaucoup partout). Ils ont entendu l'aveu que vient de faire William

MAKITA

Jamais ?

WILLIAM

Jamais.

NICOLAS

Tu déconnes.

WILLIAM

Jamais je n'ai vu une femme nue.

MAKITA

Et ta mère ?

WILLIAM

Je ne l'ai pas vue. Elle était toujours habillée. Elle avait une robe. Elle avait une chemise de nuit, une serviette enroulée autour d'elle.

NICOLAS

Et ta sœur ?

WILLIAM

Je n'ai pas de sœur.

NICOLAS

Ta cousine, la sœur d'un copain.

MAKITA

Une femme sur la plage, une nudiste ?

WILLIAM

Jamais.

MAKITA

Dans un magazine, au cinéma, à la télé.

WILLIAM

Jamais.

NICOLAS

Tu es puceau ?

WILLIAM

Non. Bien sûr que non.

MAKITA

Comment ça, bien sûr que non ? Tu n'as jamais vu de femme nue. Tu viens de le dire.

WILLIAM

On peut faire l'amour sans la nudité. Faire l'amour et n'avoir jamais vu une femme nue, entièrement nue, nue pour de vrai.

NICOLAS

Mais comment c'est possible ?

MAKITA

Tu mens.

WILLIAM

Je dis la vérité. Jamais. Une femme nue, jamais. Toujours j'ai fermé les yeux.

MAKITA

Pourquoi ?

WILLIAM

Je ne sais pas. Dès qu'une femme est nue, je ferme les yeux.

MAKITA

Pourquoi

WILLIAM

Je préfère avoir les yeux fermés.

LOUISE (*qui traverse la scène, des livres et des journaux pleins les bras*)

Tu n'as pas besoin de voir le corps d'une femme pour savoir à quoi il ressemble.

Regarde ton corps à toi. Regarde ton corps et réfléchis. Réfléchis comme un miroir ; un miroir déformant, un miroir dans lequel se reflète un corps subtilement différent.

MAKITA

Entièrement différent.

LOUISE

Non, pas si différent que ça.

NICOLAS

Terriblement différent.

LOUISE

Regarde ton corps et réfléchis. Augmente ici, retranche là, creuse, allonge, emplis et voilà qu'apparaît le corps et voilà que tu sais à quoi ressemble une femme nue.

Louise, dans un rond de lumière, découvre son ventre sur lequel est peint le visage d'un homme dont la bouche est située au niveau du nombril. Elle se met à danser et le visage de l'homme, au fil de ses mouvements, s'étire, grimace et se déforme. Elle introduit une cigarette dans son nombril... et la fume.

27.

Pendant cette scène, Nicolas essaie une ceinture équipée d'un sexe postiche. C'est un accessoire de danse dont il expérimente les possibilités, mais dont, à d'autres moments, pris dans la conversation, il oublie la présence.

LUDMILLA

Où est mon rouge ?

NICOLAS

C'est moche le rouge. Pourquoi tu veux du rouge ?

LUDMILLA

Pour creuser mes joues. J'ai des grosses joues.

NICOLAS

Prends du violet, ou du brique. Le rouge ça fait clown, ou ça fait mémère.

LUDMILLA

Ma mère...

NICOLAS

Quoi ?

LUDMILLA

Ma mère, elle ne se maquille jamais.

NICOLAS

J'ai pas dit ta mère, j'ai dit Mémère. Et ta mère n'est pas sur scène.

LUDMILLA

Ma mère est dans la salle.

Ma mère sera dans la salle, je veux dire. Ce soir, ma mère vient voir le spectacle.

NICOLAS

Je déteste quand mes parents sont dans la salle.

LUDMILLA

Je me demande comment elle va faire pour venir. Je lui ai dit de prendre un taxi, mais elle ne veut jamais prendre de taxi. Je la connais. Elle va prendre le bus, le tram, le train, le tram, le bus, se perdre. Je la connais par cœur. Elle va pas oser demander son chemin et elle arrivera en sueur au contrôle. Mais non. Elle n'arrivera pas au contrôle. A chaque fois, je lui dis : « Tu vas au contrôle, maman, pour demander ton invitation. Tu es sur la liste ». Et chaque fois, elle va au guichet. Elle fait la queue au guichet, en sueur, avec ses pieds qui lui font mal, parce qu'elle n'a pas voulu prendre de taxi et sa coiffure de travers parce qu'elle s'est fait bousculer dans le tram, le bus, le train, ou l'autre tram, ou l'autre bus. Elle fait la queue « comme tout le monde ». C'est elle qui dit ça, « comme tout le monde ». « Mais tu n'es pas comme tout le monde », je lui dis. Tu es la mère de l'actrice. Elle s'en fiche. Elle n'écoute rien.

NICOLAS

Tu as peur qu'elle soit en retard ?

LUDMILLA

J'ai peur qu'elle se fasse voler son portable dans le bus. Qu'elle glisse dans une flaque. Qu'elle prenne le tram dans la mauvaise direction.

J'ai peur qu'elle se fasse enlever par des extra-terrestres.

NICOLAS

C'est pas son genre.

Je n'imagine pas du tout ta mère avec des extra-terrestres. Ta mère est complètement terrestre.

LUDMILLA

Tant pis. On verra mes joues. En sortant du théâtre quelqu'un dira « elle était bien la grande », un autre demandera « quelle grande ? », alors on lui répondra, « celle avec des grosses joues. »

NICOLAS

Je ne savais pas que ça comptait tellement, pour toi, le physique.

LUDMILLA

Ça n'a rien à voir avec le physique.

NICOLAS

Les joues, ce n'est pas physique ?

LUDMILLA

Les joues, c'est l'enfance.

NICOLAS

Ne t'inquiète pas pour ta mère. Elle va très bien s'en sortir. Elle arrive toujours à l'heure, elle n'a jamais manqué une représentation. Elle est bon public. Moi, ma mère, je ne peux pas l'inviter à tous mes spectacles. La plupart du temps, je suis obligé de lui mentir.

LUDMILLA

Pourquoi ?

NICOLAS

Je n'ai pas forcément envie que ma mère me voie... nu sur scène, par exemple, ou en train de ... ou même... même embrasser sur la bouche devant ma mère, ça me gêne...

LUDMILLA

Moi, je peux tout faire devant ma mère.

NICOLAS

Alors tu as de la chance. Et si j'étais à ta place, je ne me plaindrais pas. Ta mère dans le tram, ta mère dans le bus, le train, le tram, encore le bus, mais ta mère dans la salle, qui peut tout voir... tu as de la chance.

LUDMILLA

Non, pas tout. Pas vraiment tout. Il y a une chose que je ne voudrais pas que ma mère voie.

NICOLAS

Quoi ? C'est quoi ?

LUDMILLA

Je ne peux pas te le dire.

28. LUDMILLA *elle chante.*

Là où coule la rivière
A l'entre moi
A l'entre nous
Chat de mon chat
Donne-moi la patte
Mets-moi la main là où ça coule
Là où la houle
Chat de mon chat
M'emporte et roule

Et que mon navire coule
Corps et bien, par le fond
D'où le plaisir déboule

Chat de mon chat
Fais-toi anguille
Et dans la marte de mon antre
Avec ta queue de chat agile
Glisse au creux
Entre deux
Falaises fragiles
Lèvres avides, de l'amante
Dont la religion est caprice

Fais-toi anguille
Mon chat, et glisse
Dans l'œil de mon cyclone
Un doigt de lumière, comme un cône
Trace en gluant la joie des sens
Une jouissance sens
Dessus dessous
Dans le frisson de mes dessous

Mets-moi la main dessus

Et souque

Ferme

Ferme

Et souque

Au souk de mes cuisses

Secousses et caresses

Se marchandent contre

Un, deux, trois

Tu sais quoi

Là où coule la rivière

A l'entre moi

A l'entre nous

Là où coule la rivière

Mets-moi sens

Dessus dessous

29. *Sur le bord de scène, Nanténé vient rejoindre Anaïs, vêtue d'une blouse de ménage, qui a un seau et un balai dans les mains.*

NANTÉNÉ

Ça doit pas être facile de faire le ménage dans un théâtre.

ANAÏS

Il y a beaucoup de spectres, c'est vrai.

NANTÉNÉ

Et vous faites tout ça au balai ? Ils vous ont rien donné comme matériel, ou quoi ? On dit « technicien de surface » mais on donne pas d'aspirateur. C'est toujours pareil. On change les mots et on croit que ça va changer le monde. Mais non. Ça ne marche pas comme ça. Il faut que vous exigiez un aspirateur.

ANAÏS

Un aspirateur ? Quel engin merveilleux ce doit être. Comme un inspireur qui aspire. Un appareil qui vous assiste dans vos aspirations. J'aspire à faire le ménage et l'aspirateur m'y aide.

NANTÉNÉ

Comment vont vos enfants ?

ANAÏS

Mes enfants ?

NANTÉNÉ

Vous êtes bien Mme Farinole, la légende vivante de la comédie de Caen ? La femme aux douze enfants ? Tout le monde parle de vous ici. C'est la première fois que je viens jouer dans ce théâtre, mais dès qu'on arrive on sait qu'on va tomber sur vous. Mme Farinole, la femme de ménage aux douze enfants qui philosophe et fume des pétards. Vous en avez ?

ANAÏS

Des enfants ?

NANTÉNÉ

Laissez tomber. De toute façon j'ai décidé d'arrêter. Je m'étais jurée de ne plus fumer quand mes gamins s'y mettraient. Ils sont devenus ados sans même que je m'en rende compte et maintenant, si je continue, je fumerai encore quand je serai grand-mère.

William entre et vient se poster derrière Nanténé. Il ne remarque pas la présence d'Anaïs, comme si elle était invisible à ses yeux. Tandis qu'Anaïs parle, il masse tendrement les épaules de Nanténé puis, peu à peu, glisse la main sous ses vêtements.

ANAÏS

Je fume. Je ferme les yeux. Mon corps et mon esprit sont fatigués de « vouloir » si intensément et exclusivement devenir bonne et devenir une artiste. J'absorbe tout.

Elle retire sa blouse de ménage.

Quand on me lit, j'apparais sur la scène. Alors je mélange tout. Je vis ce que j'écris. J'écris ce que je vis. Pour que le texte soit gravé sur ma peau. Chaque lecteur m'accorde une caresse. Et je la sens. Mais la fatigue m'envahit. Je n'ai jamais souhaité mourir. Mais la fatigue est là et le soir tombe.

(Elle s'étend au centre de la scène et reste ainsi, inanimée)

NANTÉNÉ *(s'adressant à William. Depuis qu'Anaïs s'est étendue, c'est comme si elle n'avait jamais existé)*

Qu'est-ce que tu fabriques ? Arrête de me toucher.

WILLIAM

Tu n'aimes pas ?

NANTÉNÉ

J'aime. C'est pour ça qu'il faut que tu arrêtes. Je suis la doyenne de ce spectacle. La doyenne, tu sais ce que ça veut dire ? J'ai toujours été la plus jeune dans les troupes où j'ai bossé. J'ai arrêté le lycée à quinze ans et directement je suis allée sur scène. Je suis une enfant prodige. Je suis une très jeune comédienne. Plus jeune et plus agile que tous mes partenaires, plus jeune et plus jolie que tout le monde. Je déteste travailler avec des gens plus jeunes que moi.

William reprend son exploration de l'intérieur des vêtements de Nanténé

NANTÉNÉ

J'adore travailler avec des gens plus jeunes que moi. Quand je vous regarde, je vois votre peau parfaite, votre peau sans rides, et je deviens lisse à mon tour. Votre visage devient le mien.

WILLIAM

Ma peau n'est pas comme la leur. Ma peau est différente. Ma peau est un parchemin sur lequel une histoire illisible est écrite.

Tout en parlant, Nanténé et William s'enlacent. Ludmilla, entrée entretemps, les regarde, subjuguée, épouvantée et curieuse à la fois. Alors qu'elle s'approche d'eux elle découvre le corps inanimé d'Anaïs sur le bord de la scène. Elle pousse un cri muet.

30. *Le corps d'Anaïs est allongé sur une table. La troupe au complet se tient autour d'elle.*

NICOLAS

Elle est morte.

MAKITA

C'est qui ?

NICOLAS

Tu sais très bien qui c'est.

MAKITA

Et elle est morte ?

WILLIAM

Vraiment morte ?

LOUISE

Tout à fait morte. Elle ne respire plus. Son cœur ne bat plus. Son sang ne coule plus. Elle n'est plus là. Elle ne peut ni parler, ni rire, ni se lever, ni s'endormir.

LUDMILLA

Et pourtant, elle est là.

MAKITA

On appelle la police ?

LUDMILLA

Surtout pas. Ils nous l'enlèveraient. Il faut qu'on la garde.

WILLIAM

Pourquoi ?

NANTÉNÉ

Parce qu'on a besoin d'elle. Sans elle, finis l'équivoque, la liberté, le flou. Sans elle c'est la victoire puritaine, les passions négatives qui l'emportent. Le défaitisme.

LOUISE *mimant ses paroles et exagérant le mouvement de chute et d'effondrement.*

On mourra écrasés par la lourdeur du siècle.

NICOLAS

Alors quoi, le SAMU ?

LUDMILLA

Oublie le SAMU. Si le SAMU débarque, on devra annuler la représentation. Non. Pas le SAMU. On va appeler ma mère.

31. *Scène muette au cours de laquelle on voit les comédiens se démener. Les uns vont chercher des gueuzes, d'autres des barres métalliques, du drap des tiges d'aluminium, de la ficelle.*

Ils rassemblent le matériel au centre de la scène, s'assoient en cercle et se mettent à fabriquer quelque chose.

Et pendant ce temps-là, Anaïs est toujours morte sur la table.

32. *Les comédiens ont réussi à fabriquer un écran de fortune et une sorte de perche à selfie agrémentée d'une loupe. Ils mettent le dispositif en place.*

LUDMILLA

Tu crois que ça va marcher ?

NANTÉNÉ

Je n'ai jamais essayé. Quand le vendeur m'a parlé de cette fonction « partage d'écran » j'ai pensé que ça ne me servirait jamais à rien. Vas-y dicte-moi le numéro.

LUDMILLA

Zéro six nonante-huit quarante-deux septante-quatre

Nanténé tape sur les touches de son téléphone et le numéro s'affiche sur l'écran de fortune. Ça grésille, ça rumine, ça cliquète, ça sonne et ça déroche. Le visage de la mère de Ludmilla apparaît en gros plan, image projetée par le portable de Ludmilla.

MME DABO

Ça va les enfants ?

LUDMILLA

Ça va, maman.

LES AUTRES

Ça va, madame.

LUDMILLA

Moumeï, je suis avec William, Nanténé, Louise, Makita et Nicolas. Tu vas les rencontrer tout à l'heure. Tu peux nous aider ?

MME DABO

On ne sait pas si ça va marcher, hein. Pas la peine de se tenir les mains. Pas la peine d'y croire. Il faut juste faire les gestes et dire la formule.

LUDMILLA

C'est quoi la formule, maman ?

MME DABO

Attends, il faut que je regarde sur le papier.

Mme Dabo fouille dans son sac et en sort une feuille pliée en douze qu'elle déplie très lentement.

LUDMILLA

C'est quoi ce papier, maman ? Ma mère a toujours des tas de papiers dans son sac.

MME DABO

C'est là où je marque toutes les choses importantes. Le code de la porte de la maison, le numéro de téléphone du docteur, le code de la carte bleue, le code de la banque, le code fidélité de la carte carrefour, le code Améli, le code Wifi du travail, le code Wifi de la maison, le code d'accès à l'ordinateur, le code du vestiaire de la piscine, le code de la ligne de bus où j'ai mon abonnement, le code de ma carte privilège chez Eram ...

NICOLAS

Il ne faut pas le dire, Mme Dabo. Il ne faut pas les écrire tous ces codes.

LUDMILLA

Ma mère est graphomane. Elle adore écrire. Laisse-la tranquille. Vas-y maman, dis-nous la formule magique et ce qu'on doit faire.

Mme Dabo étudie la feuille qu'elle tient entre les mains. Elle le consulte avec autant de sérieux qu'un magicien son grimoire. Et soudain, elle se raidit et se met à parler d'un ton solennel.

MME DABO

Placez-vous autour du corps et portez tous ensemble ce corps vers le ciel en répétant sept fois ce que je vais vous dire.

« ARBA-DAK- ARBA

Que les quatre anéantissent les quatre »

Les comédiens répètent la formule.

MME DABO

Maintenant faites-la tourner lentement, en sens inverse des aiguilles d'une montre et que le plus jeune ou la plus jeune d'entre vous la prenne sur ses épaules ou sur son dos.

Ensuite, c'est la cavalcade.

LUDMILLA

Qu'est-ce que c'est, ça, maman, la cavalcade ?

MME DABO

Je ne sais pas ; C'est écrit sur le papier : « et maintenant, la cavalcade. »

LUDMILLA

Tu inventes ou c'est vraiment ce qu'il y a écrit ? Moumeï, tu m'entends ?

MME DABO

Et, maintenant, la cavalcade.

LUDMILLA

C'est bon, c'est sur le papier. Louise ? C'est toi la plus jeune. Vas-y.
Les autres, aidez-la.

Louise prend le corps d'Anaïs contre le sien et commence à se déplacer.

MME DABO

Bon, je raccroche maintenant, ma princesse, parce qu'il faut que je prenne le métro et le tram et ensuite le bus pour venir te voir.

WILLIAM

Y a pas écrit sur votre papier comment aller de la maison au théâtre en tapis volant ?

MME DABO

Certainement pas. Ce ne sont que des choses importantes qui sont écrites ici.

Elle raccroche et son visage disparaît de l'écran. Louise porte Anaïs sur les épaules.

Anaïs revient à la vie. Elle rit, elle exulte.

LUDMILLA

Je rappelle ma mère pour lui dire que ça a marché.

ANAÏS toujours juchée sur les épaules de Louise

Oh c'est bon. Vous me rendez la vie.

J'avais si peur de la mort quand j'étais enfant, et jeune fille aussi. J'ai vécu une double vie, puis une triple vie, puis des centaines de vies.

J'ai habité une maison, une péniche, un appartement, j'ai voyagé sur l'eau, dans les airs, j'ai enjambé l'Atlantique. J'ai eu un homme, deux hommes, dix hommes, des femmes, des maris, des amantes, j'ai peint sur mon corps et j'ai teint mes cheveux, j'ai dansé, dansé, dansé, je ne

voulais jamais que ça s'arrête, j'ai goûté à la magie et à la transmission de pensée... et me voici revenue.

Qu'y a-t-il entre moi et une feuille, une simple feuille, sur n'importe quel arbre, dans n'importe quel square, verte, lustrée, ensoleillée ou ruisselante, ou blanchie par le vent qui se lève ? Je la regarde, brillante de pluie ou de soleil, blanche de peur devant l'orage qui monte, argentée par la brume ou accablée par la chaleur d'été, détachée par l'automne, morte et ressuscitant à chaque printemps.

Qu'importe que le monde soit immense, complexe, contradictoire, il existe toujours quelque part des hommes, des femmes, des enfants...des feuilles. Ces mondes glacés qui tournent comme des mobiles vides ou les cœurs nus sont suspendus dans de petites cages comme les filaments d'une ampoule électrique... Qu'ils éclatent, sous la tendre caresse d'une feuille !

On voit alors apparaître à l'image le bateau qui s'amarre, avec Anaïs à son bord.

Mme Farinole rentre sur la scène par les loges. Et tandis qu'Anaïs, sur l'écran, descend du bateau et s'en va en dansant, Mme Farinole choisit un livre et se met à le feuilletter, puis à le lire.

33. *Une fois le film terminé, Mme Farinole referme le livre.*

MME FARINOLE *s'allumant une cigarette*

Bon ! Plus qu'une heure avant le début du spectacle. Va pas falloir que je traîne, moi.

NOIR ET FIN
